

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

ANNÉE 1936

THÈSE **333** No

POUR

LE DOCTORAT EN MÉDECINE

(Diplôme d'Etat)

PAR

Ludovic IPCAR

Né le 11 juin 1906, à Bucarest

LOUIS XI ET SES MÉDECINS

Président : M. LAIGNEL-LAVASTINE, Professeur

PARIS

LIBRAIRIE E. LE FRANÇOIS

91, BOULEVARD ST-GERMAIN, 91

1936



Digitized by the Internet Archive
in 2026

https://archive.org/details/IA41549922_0004

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

ANNÉE 1936

THÈSE

N° —

POUR

LE DOCTORAT EN MÉDECINE

(Diplôme d'Etat)

PAR

Ludovic IPCAR

Né le 11 juin 1906, à Bucarest

LOUIS XI ET SES MÉDECINS

Président : M. LAIGNEL-LAVASTINE, Professeur

PARIS

LIBRAIRIE E. LE FRANÇOIS

91, BOULEVARD ST-GERMAIN, 91

1936

I. — PROFESSEURS

	MM.
Anatomie	ROUVIÈRE.
Physiologie	Léon BINET.
Physique médicale	STROHL.
Chimie médicale	DESCREZ.
Bactériologie	Robert DEBRÉ.
Parasitologie et histoire naturelle médicale	BRUMPT.
Pathologie médicale et générale	BAUDOUIN.
Pathologie chirurgicale.....	CHEVASSU.
Anatomie pathologique	ROUSSY.
Histologie.....	CHAMPY.
Pharmacologie et matière médicale	TIFFENEAU.
Thérapeutique	HARVIER.
Hygiène et médecine préventive	TANON.
Médecine légale	BALTHAZARD.
Histoire de la médecine et de la chirurgie	LAIGNEL-LAVASTINE
Pathologie expérimentale et comparée.....	PIESSINGER.
Hydrologie thérapeutique et climatologie.....	Maurice VILLARET.
Clinique médicale	LOEPER.
	CARNOT.
	CLERC.
	Marcel LABBÉ.
Hygiène et clinique de la première enfance.....	LEREBoullet.
Clinique des maladies des enfants	NOBÉCOURT.
Clinique des maladies mentales et des maladies de l'encéphale ..	H. CLAUDE.
Clinique des maladies cutanées et syphilitiques	GOUGEROT.
Clinique des maladies du système nerveux	GUILLAIN.
Clinique des maladies infectieuses.....	LEMIERRE.
	CUNÉO.
Clinique chirurgicale.....	GOSSET.
	GRÉGOIRE.
	LENORMANT.
Clinique ophtalmologique	TERRIEN.
Clinique urologique	MARION.
	BRINDEAU.
Clinique d'accouchements.....	COUVELAIRE.
	JEANNIN.
Clinique gynécologique	MOCQUOT.
Clinique chirurgicale infantile et orthopédie.....	OMBRÉDANNE.
Clinique thérapeutique médicale	RATHERY.
Clinique oto-rhino-laryngologique	LEMAITRE.
Clinique thérapeutique chirurgicale.....	Pierre DUVAL.
Clinique propédeutique	SERGENT.
Clinique de la Tuberculose	BEZANÇON.
Clinique chirurgicale orthopédique de l'adulte	MATHIEU.
	HOVELACQUE.
Professeurs sans chaire	MULON.
	OLIVIER.
	VERNE.



II. — AGRÉGÉS EN EXERCICE

MM.

BÉNARD (Henri) . Pathologie médicale.
 BERNARD Étienne. Pathologie médicale.
 BESANÇON (J.).. Hydrologie.
 BOULIN Pathologie médicale.
 BULLIARD..... Histologie.
 CATHALA Pathologie médicale.
 CHEVALLIER Pathologie médicale.
 DOGNON..... Physique.
 FEY Urologie.
 GALLIARD..... Parasitologie.
 GASTINEL..... Bactériologie.
 DE GAUDART D'ALLAINES. Pathologie
 chirurgicale.
 GAYET Physiologie.
 GIROUD..... Histologie.
 HAGUENAU Pathologie médicale.
 HALPHEN..... Oto-rhino-laryngologie.
 HAZARD Pharmacologie.
 HUGUENIN Anatomie pathologique.
 JOANNON Hygiène.
 LABBÉ (Henri) ... Chimie biologique.

MM.

LACOMME Obstétrique.
 LANTUÉJOU Obstétrique.
 LAROCHE (Guy) . Pathologie médicale.
 LEMAIRE Pathologie expérimentale
 LEVEUF Pathologie chirurgicale.
 M^{me} J. LÉVY..... Pharmacologie.
 LÉVY-VALENSI .. Neurologie et Psychiatrie
 MOREAU Pathologie médicale.
 MOULONGUET ... Pathologie chirurgicale.
 MOUQUIN Pathologie médicale.
 OBERLING..... Anatomie pathologique.
 PETIT-DUTAILLIS Pathologie chirurgicale.
 PIÉDELIÈVRE ... Médecine légale.
 PORTES Obstétrique.
 RICHET Physiologie.
 SANNIÉ..... Chimie biologique.
 SÉNÈQUE..... Pathologie chirurgicale.
 TROISIER Pathologie expérimentale
 TURPIN Pathologie médicale.
 VIGNES Obstétrique.
 WILMOTH Pathologie chirurgicale.

III. — AGRÉGÉS RAPPELÉS A L'EXERCICE

pour le service des examens

MM.

ALGLAVE Pathologie chirurgicale.
 BUSQUET Pharmacologie.
 CHAILLEY-BERT. Physiologie.

MM.

LEROUX..... Anatomie pathologique.
 NEVEU-LEMAIRE Parasitologie.

IV. — AGRÉGÉS CHARGÉS DE COURS DE CLINIQUE ANNEXE

à titre permanent.

MM.		MM.	
ABRAMI	} Clinique médicale.	BASSET	} Clinique chirurgicale.
ALAJOUANINE ..		BROCQ.....	
AUBERTIN		CADENAT.....	
BRULÉ		GATELLIER	
CHABROL		HEITZ-BOYER ...	
CHIRAY		MOURE	
DONZELOT		QUENU	
DUVOIR.....		SCHWARTZ.....	
LIAN		VELTER	
PASTEUR - VALLERY- RADOT			
SÉZARY			
MM.			
ECALLE	} Clinique obstétricale.		
GUÉNIOT			
LE LORIER.....			
LÉVY-SOLAL			
METZGER			

V. — CHARGÉS DE COURS

MM.	
CHAILLEY-BERT, agrégé	Education physique.
LEDOUX-LEBARD	Radiologie clinique.
WEIL-HALLÉ	Puériculture.
RUPPE	Stomatologie.

Par délibération en date du 9 décembre 1798, l'Ecole a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui seront présentées, doivent être considérées comme propres à leurs auteurs et qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

A MA FEMME

A MES PARENTS

A MES BEAUX-PARENTS

A MA SŒUR

A MA BELLE-SŒUR ET MON BEAU-FRÈRE

A TOUS MES AMIS

A MONSIEUR LE DOCTEUR LAIGNEL-LAVASTINE

Professeur d'histoire de la Médecine et de la Chirurgie
à la Faculté de Médecine de Paris
Médecin de l'Hôpital de la Pitié

*Qui nous a fourni ce sujet de
travail et nous a fait le très grand
honneur d'accepter la présidence
de cette thèse.*

*Témoignage de notre sincère et
très respectueuse reconnaissance.*

A MONSIEUR LE DOCTEUR RENÉ BÉNARD

Médecin de l'Hôpital Laënnec
Président de la Société d'Histoire et d'Archéologie de Senlis
Chevalier de la Légion d'Honneur
Croix de Guerre

Qui, non content de nous dispenser à l'hôpital son enseignement clinique, a bien voulu mettre à notre disposition sa grande compétence en paléographie et sa riche documentation historique.

Si ce travail présente quelque intérêt, il le devra aux précieux conseils qu'il nous a prodigués.

Hommage respectueux et reconnaissant.

à attacher du mystère à la vie de leur prince font le reste. C'est ainsi que se créent les légendes bonnes ou mauvaises, plaisantes ou macabres, qui continueront dans la postérité à s'enrichir et à se renouveler continuellement.

Et on peut penser à juste titre que « si les peuples heureux n'ont pas d'histoire », leurs chefs, par contre, en ont trop.



Avant d'aborder l'étude de la pathologie de Louis XI, il nous faut résumer brièvement les diverses opinions qui ont été jusqu'ici émises à ce sujet.

Pendant longtemps, la légende seule domina la question ; ce n'est que depuis 1896 que des études historiques plus sérieuses ont repris le problème de manière plus objective.

Jusque-là, que nous apportaient les légendes ?

Les relations des chroniqueurs, si, comme l'a dit Petit de Julleville, « elles séduisent délicieusement le lecteur par leur sincérité, leur spontanéité, leur fraîcheur, et je ne sais quoi de candide et de naïf qui fait songer au récit d'un enfant », — elles n'en sont que plus suspectes ; ces documents réclament l'application d'une critique du témoignage très rigoureuse, au même titre précisément que les affirmations des enfants, presque toujours entachées de cette ten-

dance à l'altération des faits, au mensonge et à la fabulation (E. Dupré).

Voltaire et Chateaubriand essayèrent de nous faire frissonner ; le premier, disait que « Louis XI voulut ranimer les restes de sa vie en s'abreuvant du sang qu'on tire à des enfants, dans la fausse espérance de corriger l'âcreté du sien (1) ».

Le second écrivait : «..... puis il buvait du sang des petits enfants pour se redonner de la jeunesse, remède qui semblait tout à fait approprié au tempérament du malade... » (2).

Mais quel crédit accorder à leurs assertions, jamais assises sur des documents ?

En somme, le roi serait buveur de sang humain ou, tout au moins, il se baignerait dans ce liquide. Telle est la légende. Que vaut-elle ?

A l'appui de ces dires, on pourrait citer — tout au plus — une quittance d'allure mystérieuse retrouvée par Brachet :

« A Jehan Pellart la somme de 9 l. 12 s. 6 d. à
« luy ordonnée par ledit seigneur ledit jour pour
« avoir esté seigné par deux foyes pour espreuve. » (3)

Nous ne le croyons pas, car si c'était *pour un bain de sang*, le sieur Pellart n'en avait pas assez pour remplir convenablement une baignoire ; encore doutons-nous que le roi, si jaloux de sa réputation, eût

(1) VOLTAIRE, *Essai sur les mœurs*.

(2) CHATEAUBRIAND, *Analyse raisonnée de l'Histoire de France*, t. I, p. 185.

(3) *British Museum*, Ms. EGERTON 883, fol. 62 (29 juin 1482) in Brachet.

laissé des traces de ses sanglantes baignades dans les Comptes de l'Argenterie. De cet avis était le Professeur Carnot lorsqu'en 1911 il écrivait dans son opothérapie :

« On connaît les bains de sang de Louis XI ; et que de tels bains soient préparés dans un but thérapeutique n'enlève rien à leur horreur. Seulement, il s'agit là, sinon d'une fable pure, du moins d'une de ces demi-légendes qu'il est si facile à la partielle histoire de dénaturer.

Il est peu croyable tout d'abord, fût-ce pour la santé d'un roi, fût-ce aux jours glorieux de la saignée au cours desquels nos pères se montrèrent aussi prodigues de leur sang que nous sommes avares du nôtre, il est peu croyable qu'on ait pu trouver assez de sang liquide humain pour y baigner un malade ; et si, par exemple, M. Pison, dans son *De curandis morbis*, parle d'une telle médication, c'est avec un air de doute quant à la réalité de son usage et sur la foi d'auteurs qu'il ne cite pas (1). »

A côté de ces sources narratives, si incertaines, il en est d'autres, qui, leur authenticité une fois vérifiée, représentent pour le savant moderne la matière première de l'histoire : ce sont les sources administratives et diplomatiques, d'ordre officiel et dynastique, lettres, comptes, inventaires, en un mot, les archives royales (Dupré).

Ne faudrait-il pas chercher l'explication de la

(1) CARNOT, *Opothérapie*, Paris, 1911.

légende qui nous occupe dans un autre fait, connu dès cette époque, dont la chronique latine de Thomas Basin, évêque de Lisieux, fait mention et qu'un compte de Jean Lallement, receveur général des Finances de Normandie, nous certifie ?

Le roi se jugeait atteint de la lèpre. Soit que ce fût une idée d'hypocondriaque, soit que ses médecins le soupçonnassent aussi, s'il ne fut pas atteint de cette maladie, en tout cas, il le croyait. Aussi désirant guérir, et, ayant eu connaissance, par les récits d'un voyageur français, Eustache de la Brosse, qu'à l'Isle Verte — que gardaient jalousement les Portugais — les insulaires guérissaient la lèpre en deux ans par des bains de sang extrait de tortues gigantesques, il voulut essayer de ce traitement. A cet effet, en 1483, Georges le Grec, commandant deux navires de 700 à 800 tonneaux et portant 300 soldats, partit de Honfleur vers le 8 juillet à la recherche du précieux médicament ; le roi, d'ailleurs, ne devait jamais l'essayer, car il mourut 22 jours après le départ de l'expédition.

Un fait fut donc connu de tous : le roi voulait du sang. Dans les esprits, le sang humain se substitua au sang de tortue : la légende était ainsi créée.

CHAPITRE II

CE QU'ON A ÉCRIT SUR LOUIS XI

On ne peut donc pas faire grand fond sur la légende.

Quelles sont donc les conceptions auxquelles ont abouti les auteurs qui ont refait scientifiquement l'étude de la maladie du roi et qui en s'adressant, soit à la thérapeutique prescrite au monarque par ses médecins, soit aux connaissances pharmacologiques du moyen-âge, en ont déduit diverses considérations diagnostiques ?

I. — Suivant certains, Louis XI fut, avant tout, *un épileptique*. C'est la thèse soutenue par Brachet en 1896 dans sa *Pathologie mentale des Rois de France. Louis XI et ses ascendants*, livre extrêmement intéressant par la richesse de sa documentation. Nous y reviendrons à plusieurs reprises.

II. — Pour d'autres, Louis XI doit être considéré comme un *mental*.

Dufaur, dans sa thèse, *Etude clinique de l'organisme de Louis XI* (Toulouse, 1907), nous le présente comme un *névropathe héréditaire* et dit :

« La prédisposition héréditaire à la folie, acquise dans le courant des temps par la race royale des Valois

avait abouti chez Louis XI, non à la folie comme chez son aïeul, non à la faiblesse morale comme chez son père, mais à un état de mélange singulier de bon sens et de folie, des qualités et des défauts les plus contradictoires. Lâche et courageux, rusé et imprudent, dévot jusqu'à la superstition la plus absurde et combattant le clergé, il fut toute sa vie malheureux, sombre, méfiant ; il vivait dans un isolement absolu, se laissant dominer complètement, les dernières années de sa vie, par son médecin, Jacques Coitier. Fourbe, cruel, libertin, capricieux, tremblant devant la mort, adonné aux superstitions les plus grossières, il est le spécimen le plus complet du *névropathisme héréditaire*.

Cette névropathie se manifeste chez ses enfants. »

Ph. Pinel (cité par Albert Garrigues dans la *Médecine Pratique* du 6 décembre 1926) croit plutôt à un état de dépression mélancolique, et voilà ce qu'il écrit :

« Une taciturnité sombre, une gravité dure et repoussante, les âpres inégalités d'un caractère plein d'aigreur et d'emportements, la recherche de la solitude, un regard oblique, le timide embarras d'une âme artificieuse trahissant, dans la jeunesse, la disposition mélancolique de Louis XI, et la fin de sa vie dans la solitude de Plessis-les-Tours, est le témoignage de ce délire exclusivement confirmé. »

III. — Dans un intéressant article du *Journal de Médecine* du 4 janvier 1930, sous le titre *Louis XI, lacunaire*, l'auteur anonyme conclut « que le roi fut

un « lacunaire », diagnostic fondé sur plusieurs ictus successifs, laissant après eux des paralysies passagères, un embarras de la parole, une certaine déficience de l'intelligence et de la volonté... »

IV. — Enfin, dans la lumineuse préface dont il a bien voulu faire précéder le petit livre de Pierre Champion sur *Louis XI et ses physiciens*, le Professeur Laignel-Lavastine a mis au point la question de façon définitive. Il a conclu qu'à n'en pas douter, la maladie de Louis XI fut une artériosclérose cérébrale, d'origine goutteuse chez un hémorroïdaire avec réactions cutanées compensatrices.

Quant à la dépression neuropsychique avec préoccupation hypocondriaques et idées de persécution, elle paraît répondre à la mélancolie d'involution présénile et avoir été dans le domaine psychique la première manifestation de l'artériosclérose cérébrale.

En résumé : épilepsie, mélancolie, état lacunaire sont les diagnostics ébauchés par ceux qui se sont occupés de la pathologie de Louis XI.

Nous verrons — en étudiant systématiquement les symptômes présentés par notre malade — ce qu'à notre avis il faut penser de ces diverses opinions.

Pourtant, avant de commencer cette étude pathologique, pour sa meilleure compréhension, nous pensons qu'elle doit être précédée :

1^o de quelques notions sur l'hérédité du roi,

2^o d'une esquisse physique et morale de Louis XI, telle qu'elle nous est fournie par les descriptions et les documents de son temps.

CHAPITRE III

L'HÉRÉDITÉ DE LOUIS XI

L'hérédité, la plus importante de toutes les causes de folie, est d'autant plus intéressante à connaître chez le roi Louis XI, qu'au premier abord il paraît remarquablement doué au point de vue mental.

Pour l'hérédité *paternelle*, son aïeul *Charles V* a présenté avec une paralysie du bras droit, une fistule osseuse ; débauché, il meurt avec délire. Son grand-père, *Charles VI*, est mort fou et voici le diagnostic qu'à son sujet établissait Dupré en 1910 :

Déséquilibre constitutionnelle de l'émotivité et de la volonté. *Psychose intermittente*, à prédominance d'accès maniaques, avec états mixtes. Apparition épisodique, à la suite d'incidents infectieux ou toxiques, de crises confusionnelles et anxieuses, de courte durée, dont les éléments se sont combinés à ceux de l'excitation maniaque.

L'étude neuro-psychiatrique de son père *Charles VII* est saisissante : indolent dans sa jeunesse, il ne tenta rien pour repousser les Anglais, ne rêvant que fêtes et plaisirs, il achevait de perdre son royaume, lorsque le patriotisme français se

réveilla à la voix de Jeanne d'Arc qui, d'ailleurs, en fut récompensée par une ingratitude complète, de son souverain, car celui-ci la laissa brûler. Il réserva la même ingratitude à son argentier Jacques Cœur, qu'il sacrifia à ses ennemis. Amoral et débauché, il se serait suicidé en se laissant mourir de faim dans la crainte que son fils ne l'empoisonnât.

L'hérédité maternelle est aussi déplorable. Sa grand-mère *Isabeau de Bavière* lui transmet les stigmates physiques de la dégénérescence héréditaire. « Avoit faible fondation et estrange demarche sans portion », dit son contemporain Chastellain ; sa mère *Marie-Anne d'Anjou*, sur dix enfants, n'en laisse que deux qui feront souche ; les huit autres moururent en bas âge ou sans postérité.

Elle appartient à cette branche d'Anjou, issue de Louis d'Anjou, fils de Jean II le Bon.

Cette branche s'éteignit, en partie, déjà dès la première génération et la postérité de Louis II d'Anjou s'éteignit complètement avec les deuxième et troisième générations. Trois filles de cette race passant, par alliance, dans d'autres maisons, quatre portèrent la dégénérescence et l'extinction.

La cause de l'extinction de la Maison d'Anjou réside dans la stérilité des membres de cette famille, principale manifestation de l'élément névropathique qui peut être regardée comme pathognomonique de la dégénérescence.

CHAPITRE IV

SON PORTRAIT

« Il estoit maistre avec lequel il falloit charier droict. »
(COMMYNES)

Si le roi portait un lourd héritage psychique, son portrait physique n'était pas plus attrayant. Il n'était pas beau, au contraire : la taille médiocre, les jambes grêles, et, dans les dernières années de sa vie, le ventre lourd, les yeux enfoncés, le nez aigu, les lèvres charnues, mais non entr'ouvertes, le menton épais, les cheveux courts, la voix grasseyante, les gestes gauches, parfois d'une violence voulue et grotesque. Sa tenue ne rachetait pas ce physique disgracieux : elle était presque toujours négligée. Il portait d'ordinaire des robes grises ou brunes, sans ornement, en camelot, futaine ou drap de Rouen. Il se coiffait comme un vieillard d'un bonnet noir ou écarlate, par-dessus lesquels il portait des chapeaux de fourrure ou de laine qu'il changeait rarement et qu'il portait tout gras. La mode lui étant indifférente ; il conservait ses vêtements courts quand la mode revenait de les porter longs. Si, à ses derniers jours, il

paraît avoir plus de luxe dans ses habits, c'est qu'il veut donner le change et dissimuler son état.

Sous cet aspect vulgaire, l'intelligence était remarquablement alerte, d'une mobilité extrême. Son esprit inquiet travaillait sans cesse. Il était curieux, interrogateur. Il se complaisait aux intrigues délicates et compliquées jusqu'à y oublier sa prudence ordinaire, comme par amour de l'art. Il cherchait à se mêler de tout, des plus petites comme des plus grandes affaires. D'ailleurs sans scrupule sur les questions d'honneur et de bonne foi, il flattait et mentait sans vergogne. Nul souci d'être conséquent avec soi-même. Nul orgueil désintéressé, nulle fierté sans profit, jugeant les autres à sa mesure, il cherchait à corrompre ses adversaires et s'y employait avec ténacité ; il faut reconnaître qu'il y réussit souvent.

Louis XI était à la fois courageux et timoré. A la guerre, il parut brave et de haute contenance. Et cependant, dans la vie ordinaire, il était craintif et défiant, aimant à s'entourer d'espions, à changer ses serviteurs. Son humeur devint de plus en plus morose et soupçonneuse avec les années. Tout le monde tremblait devant lui.

Par un singulier contraste, il était charitable et facile à émouvoir aux misères des petites gens. Les motifs de ses dons sont souvent touchants : c'est un paysan qu'il indemnise pour une oie ou un chat que ses lévriers ont mis à mal, un pauvre homme dénué de ressources et qui revient de Turquie, une rose qu'on lui offre, une veuve qui n'a pas les moyens de

faire enterrer son homme en terre bénite, de pauvres filles qui n'ont pas de dot pour se marier, de la bonne et belle viande qu'il donne aux lépreux.

Est-ce un nouveau contraste de cette âme tourmentée, besoin pieux de rassurer sa conscience ou simple calcul de son esprit défiant pour se concilier à coup sûr la puissance divine ? Louis XI a une dévotion passionnée. Ses pratiques étaient très régulières : messe et réceptions des heures tous les jours, confessions hebdomadaires. Parfois il dépassait la mesure, se précipitant à genoux, s'étendant et se roulant par terre.

Ce n'est pas par le cœur que Louis XI pouvait se racheter. Il n'aima jamais son père et conspira contre lui ; il plaisanta grossièrement sa mère. Il vit mourir son père sans chagrin, pour ne pas dire plus. Il dépouilla de ses biens une de ses sœurs. Sa première femme n'avait obtenu de lui qu'indifférence ou colère et la mort même si touchante de Marguerite d'Ecosse ne put l'attendrir. Sa seconde femme, Charlotte de Savoie, n'était pas belle. Charitable, pieuse et insignifiante, elle aima timidement son mari qui ne le lui rendit pas, et ne la visitait guère à Amboise que pour lui faire des enfants ; elle lui en donna six. Son hôtel était presque pauvre ; elle usait ses jours à broder et à jouer aux cartes.

Le roi avait très mauvaise opinion des femmes et il les plaisantait volontiers et grassement. Il eut des maîtresses mais ne se laissa jamais accaparer par

elles. De Félyse Regnard il eut deux fils. Il ne demandait aux femmes que le plaisir d'un jour.

Ce que Louis XI semblait véritablement affectionner le plus, c'étaient les animaux. Cette passion touchait aux limites du pathologique. Sa *zoophilie* se portait de préférence sur les chiens. Il en a eu de toutes sortes. On lui en donnait pour faire sa cour. Rien ne lui coûtait pour s'en procurer une espèce rare. « Cher Ami, Pâris », etc..., il les appelait de noms tendres et poétiques. Leur nourriture, leur santé, le préoccupaient vivement. Il n'aimait guère moins les oiseaux ; il en avait qui volaient en liberté dans le château du Plessis ou qu'il emmenait dans ses voyages. Les espèces qu'il possédait étaient d'une grande variété. A Paris, il fit, un jour, saisir tous les geais, pies et chouettes qui « savaient dire comme larron, paillait, fils de p..., vas dehors, donne-moi-à-boire et plusieurs autres beaux mots ». (Commynes).

Il possédait aussi quelques fauves, une lionne, un léopard, un ours, bref toute une ménagerie.

Aucune convenance, aucun devoir ne lui aurait fait manquer une chasse. Il était infatigable, intrépide. Des travaux considérables furent commencés pour lui permettre de chasser plus aisément. Il comblait de faveurs et de dons ses veneurs et ses fauconniers. Il fit, d'ailleurs, tout ce qu'il put pour restreindre les droits de chasse de ses vassaux. Malade, hors d'état de sortir, il se donnait encore le spectacle de la chasse aux rats et aux souris dans sa chambre.

Chez ce roi, gros mangeur et grand chasseur, ama-

teur de chiens, d'oiseaux, quelle place avaient les plaisirs de l'intelligence ?

Louis XI avait une fort belle écriture. Ennemi de toute parade, il disait qu'il n'était pas grand clerc. Pourtant, il connaissait le latin et l'italien et il avait certainement l'esprit cultivé pour son temps. Dans ses lettres, on rencontre un tour vif, alerte et un certain piquant qui lui est bien personnel.

Vers la fin de sa vie, rentré au Plessis pour n'en plus sortir, sans doute dans la crainte que les grands qu'il avait tant malmenés ne vinssent à la curée avant même qu'il ne fût mort, le roi fit entourer le château de chausse-trapes, de fossés, d'aiguillons, de treillis, de tourelles de fer. Des avant-postes veillaient sur les environs : 400 archers se tenaient dans la cour. C'est à ce moment-là qu'il fit venir François de Paule. Ce religieux s'installa au château, pria et se mortifia de son mieux mais ne guérit pas le roi. Un peu déçu, Louis XI cependant écouta les conseils qui lui étaient données.

Quand, un beau soir d'été, il expira, personne ne pleura et on entendit de tous côtés des cris de joie et de révolte.

*
* * *

Des antécédents héréditaires chargés au point de vue mental, un physique disgracieux ; une intelligence remarquable mais sans scrupules, une autorité

inflexible, une défiance soupçonneuse ; une cruauté sans pareille, tel est le terrain sur lequel nous allons passer en revue les divers troubles maladifs dont le Roi fut atteint.

CHAPITRE V

LA PATHOLOGIE DU ROI

Les diagnostics rétrospectifs sont souvent hasardeux. Les causes d'erreur abondent et la multiplicité des interprétations ne dissipe pas entièrement le doute. Trois problèmes sont à résoudre quand on aborde ce chapitre de la pathologie du roi :

- 1° Fixer le début de ses maladies ;
- 2° Préciser les divers symptômes qu'il présenta ;
- 3° A l'aide du groupement de ces signes, tenter un essai de diagnostic.

Fixer le début de cet état morbide, chez Louis XI, paraît d'autant plus ardu que le roi, hanté par l'idée de la maladie et de la mort, se surveillant sans cesse, croyant trouver toujours, dans ses moindres douleurs, l'éclosion du mal, fut un *anxieux*.

Toutefois, un point nous semble assez net : le roi ne devient réellement malade qu'à partir de 1478.

a) Avant cette date, on ne retrouve guère que cet *état d'anxiété, d'inquiétude, de taciturnité* qui caractérisent son psychisme spécial, sa tendance mélancolique.

b) L'existence d'une *maladie infectieuse* non définie, avec fièvre continue qui, aux dires de Brachet, aurait laissé, vers 1467, des séquelles hépatiques, gastriques, entéritiques, néphrétiques et un gonflement consécutif des hypocondres. Brachet cite une ordonnance d'Olivier le Dain, le barbier du roi, qui conseille à son client de prendre du *fumeterre* (médication hépato-splénique) même au cours de ses voyages.

« A Guiot de Morennes, pintier d'estaing demeure
« rant à Tours 35 s. pour deux flacons d'estaing
« tenans chacun pinte prins de lui oudit mois de
« janvier et livrez à Olivier le Maulvays, barbier
« du Roy, pour en yceulx mettre l'*eaue rose* et le
« *fumeterre* pour le dit seigneur » (1).

c) *Des hémorroïdes*. — Leur début remonterait d'après Brachet à 1477. En réalité, elles seraient de date plus ancienne sans qu'il soit possible d'indiquer une date précise. Nous en avons une preuve dans une lettre que Francesco Pietro Santa adressa au duc de Milan le 12 août 1476 :

« *Sua maesta dissi queste parole fermate in latino :
Ego sum passus emorroydas, quas etiam alias habui
sed non fuerunt ita vehementes.* »

De toutes façons, l'existence des hémorroïdes est certaine et les crises doivent être fréquentes si l'on s'en rapporte à la série de quittances ressortissant à la thérapeutique anti-hémorroïdaire, tant pharmaceutique (fumigations, applications des pièces de

(1) *Arch. Nat. KK. 61*, Comptes de l'Argenterie, fol. 34 (janv. 1469).

jaspe), qu'hagiothérapiques (dons aux saints passant pour spécialistes des maladies de flux sanguin : saint Bernardin, saint Fiacre, sainte Marthe de Tarascon).

d) Le roi a la *goutte* et sa fille Anne nous le révèle dans une lettre :

« Monsir, par la lestre que vous a plu me fere
« escripre, et par les lestres des medesins, je su
« qu'aves la goutte et le plus grant ennuy, etc... » (1).

Au contraire, c'est à partir de 1479 que se modifie complètement la santé du monarque. Tous les textes montrent que c'est entre 1479 et 1483 qu'apparaît tout un ensemble de troubles graves dont les plus importants sont d'ordre *nerveux* et *psychique*. Cette période de quatre ans résume vraiment la maladie du roi.

Quels sont donc ces symptômes ?

a) Les plus importants sont *des ictus* qui, à quatre reprises, vinrent marquer d'un accident brutal l'état de santé du roi.

Le premier survient en mars 1480 à Forges, près de Chinon. D'emblée, nous est signalé ce fait important que le roi ne peut plus parler. A chacun des ictus ultérieurs, il présentera d'ailleurs toujours *la même aphasie*.

Quelques semaines plus tard, au retour d'un voyage à Pont-de-l'Arche, il fut frappé à nouveau. L'aphasie se renouvela, mais pour cette fois toute transitoire.

(1) *Bibl. Nat. Mss. fr. n° 2930, fol. 116.*

« La parole lui revint incontinent », dit Commynes.

Troisième ictus en 1481. Le roi a-t-il présenté des convulsions ? La chose paraît probable, car, dans son entourage on le voit atteint d'une crise d'épilepsie et on le voue a saint Claude, grand patron des épileptiques.

Quatrième crise enfin le 25 août 1483. C'est l'attaque terminale. Il mourut le samedi suivant, 30 août, « après, dit Commynes, des longues et de dures incommoditez de corps et d'esprit ».

*
* * *

En analysant ces ictus, quelques caractères nous paraissent très spéciaux : d'abord, leur durée transitoire, ensuite, les troubles de la parole qui, non seulement, les accompagnent mais les suivent. Ainsi, l'embarras de l'élocution du roi frappa les Flamands venus en ambassade. On remarque qu'il ne peut plus prononcer la lettre *R*. Enfin, coïncidant avec ces troubles aphasiques, il persiste, semble-t-il, une paralysie ou au moins une parésie du membre supérieur droit. La scène du serment est à ce point de vue significative.

Le roi, après avoir causé avec les Flamands, se fait apporter l'Evangile sur lequel il doit jurer. « Si je jure de la main gauche, dit-il, vous m'excuserez, j'ai la droite un peu faible ». (Commynes).

En effet, nous dit-on, elle était comme morte, maintenue par une écharpe. Il est juste d'ajouter

qu'il y aurait peut-être quelque réserve à faire sur ce point. Nous connaissons la cautèle du roi et l'on sait que pour être valable le serment devait être prêté de la main droite...

Toutefois, il paraît bien difficile d'admettre que Louis XI ait deviné qu'une attaque, qui entraîne de l'aphasie, c'est-à-dire qui intéresse le cerveau gauche, se complique habituellement de paralysie du côté droit. C'eût été de sa part une connaissance de la pathologie cérébrale bien invraisemblable. La réalité est toute autre. Le roi était bel et bien paralysé du membre supérieur droit. Que cette paralysie ait été incomplète, et que dans ces conditions le roi eût pu, avec de la bonne volonté, se servir de son bras droit pour prêter serment ; qu'il se soit rendu compte qu'en se déclarant complètement impotent, il ait profité du parti qu'il pourrait ultérieurement tirer d'un serment prêté dans des conditions si anormales, cela est possible, et cela concorde fort bien avec son caractère. Mais qu'il ait créé cette paralysie de toutes pièces, cela est véritablement impossible.

Paralytique véritable, peut-être ; exagération volontaire d'une parésie incomplète, très probablement ; simulateur, certainement non.

b) Parmi les autres troubles nerveux, citons cette *hyperesthésie cranienne* au froid, si marquée qu'il commande, pour l'atténuer, des chapeaux spéciaux :

« Monsieur le Général, j'ay receu vos lettres et
« aussi les chapeaulx que m'avez envoyez, mais
« ilz ne sont pas de ceulx que je demande et en

« attendants ceux qu'on doit apporter de Romme,
« envoyez m'en de ceulx de Valence et qu'on les
« face les plus ligiers qu'on pourra.

« Escrit à Boutigny le 24^e jour de May (1479).
Loys » (1).

On lit au dos :

« A nostre ami et féal conseiller et général de
« nos finances en Languedoc , François de Genas. »

Il craint les refroidissements et voici à ce sujet le document inédit que nous avons trouvé dans les Comptes de l'Argenterie du Roi.

« A Jehan Hannequin Vinque la somme de
« treize solz neuf deniers tournois qui deue lui
« estoit pour ung grant sac de cuir de mouton
« prins et acheté de lui audit mois de Mars et
« livré à Robert Bachelot tappicier du roy notre
« dict seigneur pour en icelui mettre ung petit
« lodier servant derrière le chevet du lit dud. Sei-
« gneur pour garder la froideur du mur. Pour ce
« par quittance cy rendue ladicte somme XIII solz
« IX d. t. ».

On nous précise qu'à son premier ictus, ses amis s'empressèrent de fermer les fenêtres. Il est tellement incommodé par le vent qu'il ordonne une procession du parlement à Saint-Denis pour faire cesser « un de gallerne qui, dit-il, avoit fort incommodé le peuple l'année précédente ».

(1) *Bibl. Nat.* Mss. fr. 20.855, fol. 54.

Il est à remarquer qu'il ne dit jamais que c'est pour lui !

c) Parmi ses autres troubles citons encore « des fumositates à la testa » (Bourdonnement d'oreilles, vertiges, éblouissements ?).

d) Enfin, quant aux convulsions, qui nous sont indispensables pour pouvoir affirmer l'épilepsie, Brachet ne nous en donne aucune preuve, aucun commencement de preuve. Car on ne peut tout de même compter pour une preuve son raisonnement qui revient en somme à ceci : Si le roi avait eu de l'épilepsie, tous ses courtisans se seraient empressés de n'en pas parler. Puisque Commynes n'en parle pas, c'est donc qu'il y en avait...

* * *

C'est également vers 1479 que des modifications du psychisme apparaissent. Tout d'abord, l'exagération de sa tendance habituelle à l'inquiétude, à la peur de la mort. Il craint d'être empoisonné. Il fait pratiquer une expérience de poison sur un chien et — coïncidence au moins bizarre — comme on lui rapporte que Jehan Poictou, un gentilhomme de sa cour, est mort au même moment empoisonné, il fait pratiquer son autopsie.

Par ailleurs, il ne voit que des conspirateurs autour de lui. Il a des hallucinations de type olfactif. Il prétend que son corps pue ; il fait une grande consommation de parfums, surtout de poudre de violette.

Les troubles psychiques ne se résument pas seulement dans les idées de persécution. Fait surprenant chez un homme jusque-là aussi actif, aussi autoritaire, il devient, pendant les dernières années de son règne, *somnolent et asthénique*.

Il est somnolent pendant la journée et, pour lutter contre cette torpeur...« Le roy fist venir grant nombre
« et grant quantité de joueurs de bas et doulx
« instrumens qu'il fist loger à Saint-Cosme près
« Tours, ou illec ilz se assemblèrent jusques au
« nombre de six vingts ; entre lesquelz y vint
« pluseurs bergiers du pays de Poictou, qui souvent
« jouerent devant le logis du roy, mais ilz ne le
« veoyent pas, affin que ausdiz instrumens le roy
« y prensist plaisir et passe temps et pour le garder
« de dormir. Et d'ung autre costé, y fist aussi venir
« grant nombre de bigotz, bigottes et gens de
« devocion comme hermites et saintes creatures
« pour sans cesser prier à Dieu qu'il permist qu'il
« ne mourust point et qu'il le laissast encores
« vivre (1) ».

Les opinions des historiens sont contradictoires à à l'endroit de la signification qu'il faut attribuer à ce passage célèbre, dont la littérature dramatique s'est emparée, d'ailleurs à contre-sens. On relira à ce sujet la scène du Roi et des Bergers dans le *Louis XI* de Casimir Delavigne.

Commynes dans le vaste récit consacré aux trois

(1) *Journal de Jean de Roye ou Chronique scandaleuse*, édit. N. B. de Mandrot, t. II, p. 122, en l'année 1482.

dernières années de la vie du roi, est muet sur les bergers et sur la convocation multiple de ces ermites ; il se borne à la mention d'un seul ermite italien qui fut le célèbre François de Paule.

e) *L'asthénie*. — C'est d'abord une asthénie *physique* qui l'empêche de suivre les chasses, lesquelles ont été jusqu'ici sa grande passion.

C'est aussi une asthénie *intellectuelle*. Il ne s'occupe qu'à grand-peine des affaires de l'État. Sa volonté fléchit manifestement. Autour de lui, certains avaient intérêt à perdre le comte de Lerche, que le roi avait élevé dans son palais. Il se laissa faire, signa tout ce qu'on voulut, alors que peu d'années auparavant il s'était opposé à l'arrestation du comte. Michelet s'étonne. D'où venait cette subite rigueur, car le comte fut enfermé dans une cage d'un pas et demi de long ? Il n'y a pas lieu d'être surpris. Plusieurs de ses conseillers s'étant emparé d'une partie des biens de l'accusé, ils étaient intéressés à le faire mourir, alors que le roi, devenu plus crédule et moins sûr de lui, se laissait plus aisément influencer par des suggestions perfides.

f) *Les dermatoses*. — Il nous reste à signaler les dermatoses du roi qui ont été longtemps discutées. Il croyait être atteint de lèpre et c'est pour cela que les médecins lui recommandèrent des lavages avec de la saumure ou des décoctions de lupin : le roi en fait chercher jusqu'à Florence, par Estienne Mesiot (septembre 1482) « en grant diligence » (1).

(1) *Bibl. Nat. Mss. fr. 20.685, p. 738.*

Au total, la pathologie du roi se scinde en deux grandes périodes. Jusqu'en 1479, on note seulement des hémorroïdes et une maladie infectieuse assez importante en 1476.

Par ailleurs, aucune tare organique décelable n'entrave son activité physique et intellectuelle.

A partir de 1479, au contraire, tout se modifie. On assiste alors pendant quatre ans, à l'évolution d'une maladie qui se développe progressivement et dont les caractères les plus tranchés sont l'*asthénie* et les *ictus*.

*
* *

Quelle est la maladie du Roi ?

Connaissant les symptômes que nous ont légués les textes, pouvons-nous faire un essai d'interprétation et de diagnostic ?

Les divers auteurs qui se sont occupés de la question ont émis les uns et les autres, des hypothèses différentes. Nous avons vu quelles sont ces conceptions : Épilepsie, mélancolie, état lacunaire.

Nous voudrions rapidement discuter leur valeur.

a) *Epilepsie*. — C'est particulièrement Brachet qui a soutenu cette opinion. Pour lui, à n'en pas douter, Louis XI fut atteint du mal comitial.

Mais quels sont ses arguments en faveur de l'épilepsie ?

Arguments cliniques ? Il n'en apporte aucun. Par contre un des caractères essentiels de l'épilepsie fait

défaut : celle-ci débute toujours dans l'enfance et elle entraîne à plus ou moins brève échéance un déficit intellectuel que jamais nous ne retrouvons chez le roi. La notion des convulsions caractérisées nous manque complètement.

Arguments thérapeutiques ? Ce sont ceux auxquels Brachet accorde du crédit. Tout un ensemble de pratiques thérapeutiques de Louis XI se rapporte à la lutte contre l'épilepsie.

Dormir la tête haute, et c'est pour cela que pendant ses déplacements un serviteur lui transporte un dossier pour mettre derrière son lit (1) :

« A Gilles Genest 47 l. — pour avoir mené sur
« ung cheval sommier ung dossier de boys pour
« servir es logeiz dudit seigneur à mettre derrière
« son lit où il a vacqué depuis le premier jour de
« septembre jusques au premier jour de janvier
« ensuivant (2).

Protéger la tête, et nous avons vu qu'il s'agissait probablement d'une hyperesthésie au froid (v. p. 18).

Empêcher le sommeil diurne ; mais cette somnolence du roi ne semble avoir aucun rapport avec l'épilepsie.

Deux autres arguments thérapeutiques sont présentés par Brachet :

La fièvre quarte que Louis XI lui-même désirerait contracter, comme on le voit dans une lettre adressée

(1) Le décubitus dorsal étant considéré dans la médecine médiévale comme une prédisposition à l'épilepsie.

(2) *Arch. Nat. KK.* 64, fol. 29 (10 mai 1482).

à Pierre Cadouet, prieur de Notre-Dame-de-Salles à Bourges :

« Maistre Pierre, mon amy, je vous prie tant
« comme je puis que vous priiez incessamment Dieu
« et Notre-Dame-de-Salles pour moy, à ce que
« leur plaisir soit m'envoyez la fièvre quarte, car
« j'ay une maladie dont les physiciens disent que
« je ne puis estre guéry sans l'avoir ; et quand je
« je l'auray, je vous feray savoir incontinent. »

Le traitement hématique dont, dans un précédent chapitre, nous avons discuté la part de légende qu'il contient. La quittance citée précédemment ne prouve pas que le roi a vraiment bu du sang humain et, d'autre part, on sait également que cette médication était employée également contre la lèpre dont le roi se croyait atteint.

En définitive, tout ce que l'on peut dire, c'est que Louis XI s'est cru épileptique ; les efforts qu'il fit pour cacher cette infirmité ne nous surprennent pas si on se souvient que cette maladie considérée comme une humiliation pouvait diminuer le prestige de celui qui en était atteint.

b) *Louis XI, fut-il un lacunaire ?* C'est la thèse soutenue par l'auteur inconnu dans le *Journal des Praticiens*. Cette opinion repose sur les petits ictus successifs qui laissèrent des troubles intellectuels et un embarras de la parole. Toutefois, nous ferons remarquer que le déficit intellectuel laissé généralement par l'état lacunaire est d'ordinaire beaucoup plus considérable que celui de Louis XI.

C'est ainsi que son autorité qui par moment diminuait, se retrouvait parfois aussi absolue que par le passé. L'archevêque de Tours, près duquel il vivait et dont il avait demandé les prières, en prit occasion pour le conseiller, lui dire qu'il devrait alléger les taxes et surtout amender tant d'abus d'autorité qu'il avait commis contre les Evêques. Le roi répondit vertement. Il fallait être bien ignorant des affaires, dit-il à l'archevêque, n'en pas connaître les nécessités ou plutôt être l'ennemi du roi et du royaume et vouloir le perdre pour parler de la sorte. Il dicta une lettre au Chancelier, forte et sévère, et le chargea de rappeler au prélat que le roi était sacré tout aussi bien que les évêques, et sacré de la sainte ampoule qui venait du ciel.

Au moment de sa mort, également, le roi semble avoir retrouvé toute sa lucidité ; en tout cas il est assez conscient pour recommander au dauphin ses serviteurs et amis Comynnes et Olivier le Barbier. Ce n'est pas le fait de cette déchéance mentale à laquelle aboutissent habituellement les états lacunaires.

Aussi croyons-nous que la meilleure manière d'expliquer les divers symptômes et accidents présentés par Louis XI à la fin de sa vie est sans doute l'*hypertension artérielle chez un artério-scléreux*.

Elle explique la quantité de petits signes que nous retrouvons : « fumositæ à la testa », les palpitations, l'asthénie, la somnolence et surtout les ictus. Le premier ictus, traduisant sans doute un simple spasme vasculaire, d'une durée transitoire, ne laisse

que des séquelles minimales ; le dernier au contraire, dû à un ramollissement cérébral important, déterminait la mort. Quant à la *goutte*, dont nous savons que le roi fut atteint, elle est un argument de plus en faveur de l'hypertension.

Peut-être même, peut-on essayer de serrer de plus près le diagnostic. Nous pouvons nous demander si cette hypertension artérielle ne faisait pas partie d'un tableau de *néphrite chronique*. Cette hypothèse a le mérite de rendre compte de tous les symptômes de la maladie du roi : les *ictus* dont nous venons de voir l'explication ; la *frilosité*, dont Dieulafoy faisait un symptôme important du mal de Bright ; la *somnolence* qui constitue un des symptômes majeurs de la néphrite chronique lorsqu'elle revêt le *type azotémique*.

L'*asthénie* est également un symptôme habituel de la néphrite azotémique.

Il n'est pas même jusqu'au prurit (signe fréquent d'azotémie) qu'on ne retrouve chez Louis XI, un prurit véritablement intolérable, et qui a été attribué, sans preuve convaincante d'ailleurs, à la lèpre.

En résumé, nous dirons que Louis XI fut de souche et de tempérament neuro-arthritique, ce dont témoignent les antécédents familiaux, les hémorroïdes, la goutte. Sur ce terrain, s'est développée une hypertension artérielle.

Cette hypertension a-t-elle fait partie du tableau d'une néphrite chronique ? Il nous est permis de le supposer. Une *néphrite chronique azotémique et hyper-*

tensive, tel est le diagnostic qu'on peut mettre en avant, sinon avec certitude, du moins de façon plausible. Les divers symptômes présentés par le roi viennent ainsi s'ordonner logiquement.

A l'azotémie appartiennent la somnolence, l'asthénie et le prurit : l'hypertension a déclenché à partir de l'âge de 57 ans une série d'ictus, dont les crises par spasme vasculaire ont déterminé de petites atteintes transitoires de la zone rolandique gauche (aphasie transitoire, monoparésie du membre supérieur droit), pour aboutir à une thrombose plus importante survenant dans une circonvolution différente et entraînant la mort en quelques jours par ramollissement cérébral.

CHAPITRE VI

LES MÉDECINS

Louis XI eut pour le soigner un très grand nombre de médecins, de chirurgiens, de barbiers, d'astrologiens. Sans doute il nous paraît à l'heure actuelle curieux que l'astrologie eût une part aussi considérable dans la clinique de cette époque ; et l'on est tenté de sourire lorsqu'on voit les archiâtres les plus illustres consulter les étoiles, pour savoir s'il était opportun ou non de purger leur patient.

Il faut dire tout de même que, parmi ceux qui approchèrent Louis XI malade, il se trouvait quelques médecins forts instruits pour leur temps. De ce nombre sont Jacques Coitier, Enguerand de Parenty, Claude de Moulins, Adam Fumée. Tout au plus pourrait-on leur reprocher de ne s'être pas contenté des seules satisfactions que donne la sensation du devoir accompli et d'en avoir profité d'une manière parfois exorbitante, pour tirer un profit pécuniaire considérable de la situation dans laquelle ils se trouvaient.

L'intérêt du roi pour la médecine est grand, non parce qu'il aime les médecins — au contraire et

Commynes l'affirme « il estoit enclin à ne pas croire le conseil des medisins » — mais parce que cette science l'attire.

Il est intéressant de noter que le roi se met, après 1469, à étudier la médecine. En 1470, il fait emprunter la copie du Rhazès que possédait la Faculté de Médecine de Paris.

Mais comme le doyen et le conseil de la Faculté craignaient de ne jamais revoir le livre, ils ne consentirent à prêter le volume qu'ils tenaient pour le plus beau et le plus singulier joyau de la Faculté, que moyennant « certain gaigne de vaisselle, d'argent et autre caution ».

Comme on le voit, la confiance ne régnait guère !

Nous avons de notre côté trouvé dans les Comptes de l'Argenterie de Louis XI, aux Archives Nationales, un document qui n'a jusqu'ici jamais été signalé et qui est complètement inédit.

Voici le texte de ce mandat de paiement :

« A Regnault Feulole, escripvain, demourant à
« Tours la somme de neuf livres douze solz six
« deniers tournois à luy ordonné par ledit oudit
« mois, pour le paiemen de neuf cayers de parche-
« min, escripts en lettres bastardes plusieurs
« chapitres du livre de Razis et un petit traicté
« du Régime pour la personne dudit Sr. Pour
« avoir faict enluminer plusieurs livres d'or; d'azur,
« pour avoir relié et cousu en ung livre et icelluy
« avoir couvert de velours cramoisy. Pour cecy
« par vertu dudit roole du Roy et quintance

« dudiet Fulole, escripte le Dix jour de septembre,
« mil CCCC IIII^{xx} ung. Cy rendu ladite somme de
« IX l. XII s. XI d. t. » (1).

Tiendrions-nous ici l'acte par lequel nous connaissons le copiste du livre du Rhazès emprunté à la Faculté de Médecine ? Il est difficile de le dire, car la quittance étant datée de septembre 1481, il se serait écoulés 11 ans entre le moment où la Faculté prêta son précieux manuscrit et le moment où celui-ci aurait été copié. Cela paraît peu vraisemblable et il faudrait admettre que c'est à deux reprises que Louis XI a fait copier des extraits de quelques-uns des traités de Rhazès. A moins que l'on admette que le travail ayant été effectué dès 1470, le roi ne paya ceux qui avaient travaillé pour lui qu'avec 11 ans de retard, et ceci peut ne pas être rigoureusement impossible.

En tout cas, il est impossible de savoir ce qu'est devenu le Rhazès de la Faculté de Médecine de Paris. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il ne figure plus dans la Bibliothèque de la Faculté actuelle.

M. Lucien Hahn a bien voulu nous montrer le manuscrit le plus ancien du dépôt qui est confié à ses soins ; c'est bien un manuscrit du ^{xv}e siècle ; mais ce n'est pas un Rhazès et il n'est entré à la Faculté de Médecine qu'en 1818.

Il paraît donc probable que Louis XI n'a jamais rendu le volume. Dans ces conditions il pourrait

(1) *Arch. Nat. KK. 64, fol. 163, § 5* (19 septembre 1481).

figurer dans les collections de la Bibliothèque Nationale, mais dans les 23 ouvrages de Rhazès qui figurent aux manuscrits de ce dépôt et qui proviennent pour la plupart du fonds Colbert, il est impossible d'identifier d'une façon exacte le Rhazès de la Faculté de Médecine.

Par ailleurs Louis XI ne se montrait pas très regardant à l'endroit de son service de santé. Pourvu qu'on lui donnât de bonnes paroles et qu'on lui administrât de bonnes purges, il fermait les yeux sur la cupidité de ses serviteurs.

*
* *

De ces serviteurs, le plus illustre fut Jacques Coitier.

« ...Sauve-moi, bon Coitier !

De l'air ! Ah, pour de l'air, mon trône tout entier !

Prends ! prends, mais sauve-moi... »

fait dire au roi Casimir Delavigne (*Louis XI*).

JACQUES COITIER, né à Poigny, en Franche-Comté, dans la première moitié du x^e siècle, mourut à Paris vers l'année 1505. Il fut successivement ou simultanément premier médecin de Louis XI, président de la Chambre des Comptes, Concierge et Bailli du palais, etc... Il est connu surtout par les places considérables qu'il a occupées sous ce règne et sous les suivants, et peut-être par l'influence tyrannique qu'il aurait exercée sur ce monarque. Tous les historiens qui ont écrit l'histoire de Louis XI parlent de ce personnage, qu'ils désignent indifféremment sous

les noms de Coitier ou Coictier, etc... Deux signatures de lui que nous avons retrouvées (1) prouvent que l'orthographe que nous donnons à son nom est celle qu'il employait lui-même.

On ne sait pas exactement dans quelle Faculté Coitier apprit la médecine ; son nom ne se trouve point sur les registres matricules de la Faculté de Médecine de Paris. Quoi qu'il en soit, il parvint, par des moyens qui sont restés ensevelis dans le mystère, à se faire agréer de Louis XI en qualité de médecin ordinaire, vers l'année 1470, et tout porte à croire qu'il succéda dans cette charge à ENGUERRAND DE PARENTY, alors doyen de la Faculté de Médecine de Paris. Il ne tarda pas à devenir premier médecin du roi, et ce en compagnie d'ANGELO CATTHO, qui fut plus tard archevêque de Vienne en Dauphiné.

La qualité dominante de Coitier n'était pas le désintéressement ; aussi, n'entrevoyant pas, dans l'exercice pur et simple de ses fonctions de médecin à la cour, les éléments propres à satisfaire sa cupidité insatiable, il fit tous ses efforts pour s'introduire à la Chambre des Comptes, administration riche, puissante, et qui avait compté jusqu'à des princes du sang parmi ses membres. Le 30 septembre 1476, Jacques Coitier obtenait de Louis XI des Lettres Patentes qui le nommaient clerc ordinaire à la Chambre des Comptes, marchepied au moyen duquel cet homme espérait, non sans raison, parvenir aux dignités les plus élevées !

(1) *Bibl. Nat. Mss. Collection d'Hozier. Pièces originales. Coitier.*

En effet, à partir de cette époque, les places, les honneurs, les dons de toutes sortes sont octroyés à Coitier qui, soutenu par l'influence extraordinaire qu'il exerçait sur l'esprit du monarque, provoquait la destitution des fonctionnaires pour occuper leur place et poussait Louis XI à le faire profiter d'une partie des amendes prononcées contre divers agents du roi.

De clerc de la Chambre des Comptes, Coitier passa bientôt, en 1480, à la charge de vice-président de la même Chambre, charge créée expressément pour lui, qui lui rapportait de gros appointements, et que, par une autorisation spéciale, il conserva sans être obligé d'en remplir les fonctions. Ce n'est pas tout. On trouve aux Archives nationales les actes par lesquels, au mois de février de la même année, il reçoit encore du roi les Châtellenies de Saint-Jean-de-Losne et de Brassan.

« Avec leurs appartenances et dépendances quel-
« conques assises et situées aux pays et duché
« de Bourgogne et bailliage de Dijon, tant deçà
« que de la rivière de Saône, et terre et vicomté
« d'Auxonne, s'estendant en châteaux, maisons,
« édifices, droites et devoirs de dignes, vassaux,
« sujets, justice, juridiction, hommages, fiefs, cens,
« censives, bois, forêts, rivières, etc... »

Plus tard Louis XI fit encore don à son médecin des Châtellenies de Saint-Germain-en-Laye et de Triel. Non content de ces immenses dons, Coitier parvint, par de sourdes menées, à faire destituer

JEAN DE LA DRIÈCHE, président de la Chambre des Comptes, et à se faire attribuer cette charge par Lettres Patentes datées du 17 octobre 1482. Au mois de septembre précédent, il s'était fait nommer Concierge et Bailli du Palais, places qui lui rapportaient à elles seules 1.200 livres, outre les nombreux bénéfices qu'il retirait de la location des échoppes qui occupaient alors les pourtours de la cour du Palais.

Philippe de Commynes assure que Jacques Coitier reçut en cinq mois 54.000 écus (1), plus l'évêché d'Amiens pour son neveu et d'autres offices et terres pour lui, ainsi que pour ses amis et créatures.

« Ledit Coitier, ajoute le célèbre chroniqueur,
« estoit si rude au roi que l'on ne diroit point à un
« vallet les outrageuses et rudes paroles qu'il luy
« disoit, et si le craignoit tant ledit Seigneur, qu'il
« ne l'eust osé envoyer hors d'avec luy et s'en
« plaignoit à ceux à qui il en parloit. Mais il ne
« l'eust osé changer comme il faisoit tous autres
« serviteurs, parce que ledit médecin luy disoit
« audacieusement ces mots : je sais bien qu'un
« matin vous m'envoyerez comme vous faites
« d'autres, mais par la mort Dieu, vous ne vivrez

(1) Coitier n'oublia pas non plus ses proches. Il avait un neveu du nom de Pierre de Versé (ou de Vercey) lequel étant chanoine de Bayeux et abbé de Saint-Pierre-de-Châlons, convoitait un évêché. L'évêché d'Amiens étant devenu vacant par la mort de Louis de Gaucourt, la place fut demandée et presque aussitôt accordée par le monarque (6 mai 1483). Coitier mourut — et obtint — que son neveu se vît attribuer gratuitement cette dignité qui ne coûtait pas moins de deux mille écus, monnaie de ce temps.

« pa huict jours après. De ce mot là s'épouvantoit
« tant qu'après ne le faisoit que flatter et lui
« donner. »

A la mort de Louis XI (30 août 1483), Jacques Coitier fut poursuivi pour la restitution des dons immenses qu'il s'était fait octroyer et Charles VIII lui fit rendre 50.000 écus dont le malheureux roi avait grand besoin pour son expédition de Naples. On prétend même que Louis XI, ayant enfin ouvert les yeux sur les déprédations de son médecin, aurait donné ordre à son grand-prévôt, Tristan l'Hermite, de s'en défaire, ordre qui ne fut pas exécuté à cause des liens d'amitié qui unissaient ce dernier à Coitier.

Cela est assez peu probable, car non seulement Coitier conserva sous Louis XI toute son influence et toutes ses prébendes, mais encore il fut maintenu par les successeurs de ce roi dans la plupart de ses dignités et de ses charges.

Charles VIII, il est vrai, presque immédiatement après son avènement à la couronne, destitua, le 22 septembre 1483, Jacques Coitier de sa charge de Président de la Chambre des Comptes pour la donner à Pierre Doriole, mais il le maintint dans la dignité de vice-président en ladite Chambre, et Louis XII lui-même, par des lettres datées de Paris le 20 septembre 1498 et contresignées par l'archevêque de Rouen, confirma le médecin de Louis XI dans ses hautes fonctions.

Sept ans après la mort de Louis XI, c'est-à-dire en 1490, Coitier, abandonnant les pompes de la Cour,

se retira tout en conservant, comme nous venons de le dire, une haute position à la Chambre des Comptes, dans une maison qu'il venait de faire bâtir rue Saint-André-des-Arts, tout près et en deça de la porte Buci. Cette maison, qui ne fut démolie qu'en 1739, se faisait surtout remarquer par un écusson sculpté sur la porte représentant un arbre, au-dessous duquel figurait cette légende : A l'abri Coitier, indiquant qu'il avait voulu se mettre à l'*abri* du tracas du monde et jouir paisiblement des richesses que ses multiples fonctions lui avaient rapportées.

Il s'agissait là d'un jeu de mots comme le moyen âge les affectionnait, portant sur les armoiries du propriétaire, lesquelles étaient effectivement un arbre chargé de fruits, mais un oranger.

On voyait encore représentées sur cette même porte les images de la Sainte Vierge, de saint Jacques, et d'un évêque, et une inscription en lettres enfermées les unes dans les autres, comme on en voit des exemples nombreux dans les écritures de la première et de la seconde race des rois de France (Chereau). Cette inscription était ainsi conçue :

JACOBUS COITIER
Miles et Conciliarius
Ac vice-Praeses Camerae Computorum
Aream emit et in ea aedificavit.
Anno 1490 (1)

(1) « Jacques Coitier, chevalier, conseiller du roi, vice-président de la Chambre des Comptes, a acheté ce terrain et y a fait construire cet édifice l'an 1490. »

C'est dans cette maison que mourut Jacques Coitier en 1505. Il



Des douze médecins qui sont venus tour à tour tâter le pouls du monarque, trois seulement vont retenir notre attention, tant par le rôle considérable qu'ils ont joué à la Cour de France que par les dignités auxquelles ils sont parvenus.

Il nous faudra pourtant citer tous les autres en les prenant par ordre de dates.

ENGUERRAND DE PARENTY. — « Picardus », disent les registres originaux des écoles, il est l'un des élèves les plus distingués de la Faculté de Paris. Il commença ses études en 1425, et fut reçu docteur en médecine le 23 février 1430, un des premiers parmi les neuf concurrents inscrits. Ses collègues le nommèrent doyen le 7 novembre 1433. Il mourut après 42 ans de décanat assidu, en 1475. Son crédit fut tel qu'il devint Chanoine de Paris, Recteur de l'Université et qu'il fut des quatre docteurs régents qui allèrent entendre la lecture des lettres envoyées au roi par le comte de Charolais, chef de la Ligue du Bien Public.

THOMAS QUISSARME, dont Duclos fait mention, par erreur, sous le nom de Thomas Guillaume, avait été médecin du dauphin Charles avant de l'être du roi lui-même. Louis XI l'anoblit par Lettres Patentes données aux Forges, dans le mois de fé-

fut inhumé en l'église de Saint-André-des-Ares, dans une chapelle, placée sous le vocable de saint Nicolas, chapelle qu'il avait fait ériger de son vivant et qu'il dota de cent livres de rente.

vrier 1481. Les lettres dans lesquelles Thomas Quissarme est revêtu du titre de *docteur en médecine* et de *médecin ordinaire du roi*, nous apprennent qu'il habitait Saint-Maixent, dans le Poitou.

DREUX DE BEAUCAIRE fut professeur et chancelier de l'Université de Montpellier. Pierre de Saint-Romuald en parle (1483) et Louis Guyon ne l'a pas non plus oublié.

DENIS DE SOULES-LE-FOUR. — Ce nom singulier a été illustré par toute une pléiade de médecins. Denis était fils de Jean de Soules-le-Four, chirurgien au Châtelet de Paris sous Charles VII et qui était chargé, en cette qualité, de visiter les malades de l'Hôtel-Dieu. Candidat le 31 janvier 1449, il est reçu médecin le 2 mars 1451 ; il fut doyen à trois reprises : les 2 novembre 1454, 8 novembre 1455, 3 novembre 1480. Il mourut en charge au cours de cette dernière année. Son nom est resté célèbre par la lutte qu'il mena pour défendre les Ecoles.

C'est de lui qu'il est question dans une quittance signée de sa main et où il reconnaît avoir reçu de Nicolas Gandillon, grainetier à Paris, une certaine mesure de sel « pour la provision de son hôtel ».

Cyprien CASTEL ne semble avoir approché Louis XI que comme médecin des malheureux que le roi tenait renfermés sous les verrous, tel ce cardinal La Baluc qui fut enfermé dans une cage pendant quatorze ans. Voici le document inédit que nous avons trouvé dans les Comptes de l'Argenterie :

« A Maistre Cyprien Castel, médecin, la somme

« de quatre-vingts livres quatre sols deux deniers
« tournois en L (cinquante) escuz d'or que ledit Sr.
« lui a donnez et ordonnez en faveur de plusieurs
« voyages qu'il a faiz par l'ordonnance et comman-
« dement dudit Sr., duran le mois d'Avril, partant
« de Tours pour aller à Chinon illec voir et visiter
« le Cardinal Balue et autres qui estoient malades.
« Pour cecy par vertu dudit roole du Roy es quic-
« tance dudit Castel, escripte du XI^e jour d'Avril
« Mil CCCC quatre vings. Cy rendu ladite somme
« de IIII^{xx} l. IIII s. II d. t.

THOMAS LE FORESTIER. — L'acte d'anoblissement de ce deuxième Thomas, portant la date du mois d'octobre 1496, prouve qu'il tint un rang distingué à la Cour, qu'il aida de ses conseils et de son expérience (*clara experientia*) ses collègues et qu'après avoir soigné Louis XI, il soigna Charles VIII, d'abord dauphin, puis roi.

PHILIPPE POTART était médecin principal de Louis XI en 1477. Il avait 600 livres d'appointements fixes, et parvint à la charge de Maître extraordinaire de la Chambre des Comptes le 6 mars 1468. Six cents livres ! Cela correspondait à peu près à 83.000 fr. de notre monnaie. Dans le même acte le chirurgien ne touchait que 400 livres soit 55.000 fr., l'astrologien 240 livres, soit 33.000 fr. et l'apothicaire 200 livres, soit 27.000 fr.

GUILLAUME POIRIER, cité dans les Comptes de la Prévôté de Paris était aussi docteur en médecine.

(1) *Arch. Nat. K.K.* 64, fol. 78 (11 avril 1480).

Après avoir servi Louis XI, il fut agréé de Charles VIII qui lui fit expédier ses lettres de provision le 7 août 1484.

De GIRARD COCHET et de GUILLAUME GIRARD nous ne connaissons que les noms.

* * *

ROBERT POITEVIN. — Docteur en médecine de la Faculté de Paris, dont il devint le doyen, revêtu plus tard du titre respecté d'*antiquissimus* ; ambassadeur de l'Université au Congrès d'Arras ; chanoine de la Cathédrale de Bayeux et de celle de Paris, avec le grade de *succentor* ; prévôt de Suèvre pour le collège de Saint-Martin-de-Tours ; trésorier de l'église de Saint-Hilaire-le-Grand ; physicien conseiller de deux rois de France ; médecin de la puissante famille d'Orléans et de la reine Charlotte de Savoie, femme de Louis XI ; confesseur de Marguerite d'Ecosse dont il soignait aussi bien l'âme que le corps ; exécuteur testamentaire de la belle Agnès Sorel, maîtresse de Charles VII, etc... tels sont quelques-uns des titres de ROBERT POITEVIN.

Il naquit vers le commencement du x^e siècle. Son surnom de Poitevin, joint à d'autres circonstances, fait croire que le Poitou fut sa province natale. Il vint faire ses études à Paris et se mit sur les bancs de la Faculté de Médecine en 1415 sous la qualification de *Robertus Poictevin, natione Gallicus*. Reçu à faire valoir son temps de baccalauréat le 27 février de

l'année suivante, après des études complètes, il fut reçu, parmi les premiers, docteur en médecine le 4 février 1417. De là à la régence, il n'y avait qu'un pas ; Robert y fut promu le 5 mars 1418 ; il accéda à la dignité de doyen le 10 novembre 1419.

Il fut un des plus zélés professeurs de la Faculté, car malgré les hauts emplois qu'il occupa à la Cour, il ne manqua pas une seule année de remplir les devoirs que lui imposait sa charge et cela pendant cinq années consécutives. C'est pour cette raison qu'on voit sa signature soigneusement apposée sur toutes les redditions des comptes que chaque doyen était tenu de faire à l'expiration de son mandat.

En 1445, Robert Poitevin qui, indépendamment des connaissances qu'il avait acquises dans les sciences, avait également étudié la théologie et avait reçu les ordres ecclésiastiques, assista lors de ses derniers moments Marguerite d'Ecosse, épouse du dauphin, non seulement comme docteur en médecine mais encore comme confesseur. Ce fut lui qui en cette qualité dicta à la jeune moribonde un généreux pardon en faveur de ceux qui, par des paroles outrageantes, avaient contribué à la fin prématurée de cette princesse.

A la fin de 1449, nous le retrouvons encore au chevet d'Agnès Sorel comme son médecin-conseiller et son exécuteur testamentaire.

C'était un grade bien éminent que celui de trésorier de la Métropole de Poitiers. Ce poste dans lequel ce médecin passa le reste de sa vie était plus que suffisant

à lui procurer une existence facile. Le trésorier de Saint-Hilaire était, en effet, possesseur de revenus immenses. Il était juge métropolitain de l'archevêché de Bordeaux, chancelier de l'Université de Poitiers. Il jouissait du titre de Monseigneur et portait la mitre et les gants, mais non la crosse, symbole réservé à la dignité abbatiale. Poitevin fut nommé à ce poste le 24 avril 1448 et reçu personnellement au Chapitre quelques temps après. Il poursuivit ainsi sa carrière entouré du respect et des hommages attachés à son rang, à son caractère et à son savoir, ne quittant son opulente retraite que pour remplir ses devoirs de docteur-régent et pour s'occuper des illustres personnages à qui il avait continué à donner ses soins.

Robert Poitevin mourut le 26 juillet 1474 ; il fut inhumé dans l'église Saint-Hilaire, près l'autel des anniversaires. On pouvait lire sur sa tombe cette inscription :

Robertus Poictevin, in medicina doctor, hujus ecclesiae thesaurarius ecclesiarum parisiensis et turonensis canonicus, domini nostri Regis primus physicus.

Entre autres biens, il légua au Chapitre une somme de cinq cents écus d'or (plus de 100.000 fr.) pour un anniversaire solennel en son honneur, et à la ville de Poitiers, six volumes de médecine qui furent déposés dans la Bibliothèque Communale.

Le Chapitre de Notre-Dame-de-Paris compta également Poitevin parmi ses élus. Notre médecin y obtint, le 21 août 1424, la stalle de chanoine laissée

vacante par la mort de Jean Colli, survenue quelques jours auparavant. Mais comme deux compétiteurs se présentaient pour l'obtention de cette place, le Chapitre, pour se tirer d'embarras, les nomma l'un et l'autre. De là, entre les nouveaux élus, des tiraillements, des animosités qui forcèrent Poitevin à attendre une nouvelle vacance afin de se voir attribuer une stalle où il pût s'asseoir seul. La mort de Jean Voygnon semblait devoir combler ses vœux ; il obtint, en effet, cette stalle. Mais nouveaux déboires ! Nicolas de Savigny l'occupait déjà. Chacun voulut défendre ses droits ; chacun exhiba ses titres respectifs. Il fallut en référer au Parlement, lequel, dans son arrêt du 6 juin 1427, débouta Savigny et Poitevin de leurs prétentions, et, en fin de compte, permit à G. Cotin, conseiller du roi de se mettre à leur place. Ce ne fut qu'en 1436, le lundi 26 juin, que notre médecin, après tant de tribulations et après de furieux orages qui grondèrent sous les nobles voûtes de la métropole, parvint enfin à jouir paisiblement de son canonicat par suite du décès de Jacques de Temples. En 1441, on le trouve revêtu du titre de *succentor* ou *chanfre* de l'église de Paris, ainsi que le prouve le passage suivant :

Jovis post Letare (15 mars 1441) — Hodie succentoria ecclesie parisiensis, cum suis juribus et pertinentibus, vacans et presens per resignationem magistri Johannis Carbonnier, ultimi possessoris, in manibus Capituli factam, collata est venerabili viro magistro Poytevin, presbitero doctori in medicina,

canonico parisiensi, et physico, seu medico dominae Reginae Francorum, capellanoque capellanae perpetuae ad altare sancti Ludovici in ecclesia collegiata sancti Marcelli de sancto Marcello prope Parisiis ad dictam capellanam,, suaque Jura et non aliis faciendae, prestito prius a dicto procuratore dicti magistri Johannis, et Johannis Parvi, alias de Theologiâ Facultatis medicinae et procuratore etc., etc... Et fuit installatus in choro in capitulo, et solvit jura consueta, videlicet LVII l., pro sua receptione (1).

C'était, du reste, une bonne fortune que d'être médecin d'un prince tel que Charles VII, du moins à l'heure de sa puissance. Pauvre petit roi de Bourges, comme l'appelaient ironiquement ses ennemis, servant aveuglément les passions, la cupidité, l'ambition, les vengeances d'un parti dont il ne soupçonnait même pas le but ; privé de l'argent que ne lui fournissaient plus les impôts ; tombé, lui et sa Cour, dans un état voisin de la détresse et du dénue-ment ; ayant tout au plus deux ou trois douzaines de nappes et de serviettes à sa disposition et chargé de dettes portant sur le pain, la viande, le bois et d'autres objets de première nécessité ; traînant une vie vagabonde, cependant que son titre de roi lui fut disputé avec acharnement pendant plus de seize ans !

Charles VII aimait particulièrement les médecins, dont il était sans cesse entouré, qui faisaient ordinairement partie de son conseil et auxquels il donna plus d'une fois des preuves de sa sympathie, lorsque la

(1) *Arch. Nat. L.L.*, 218, p. 237.

fortune tourna enfin de son côté, lorsqu'il eut été rétabli sur le trône de ses pères par Jeanne d'Arc.

Anoblissements, légitimations, nominations à de hautes dignités ecclésiastiques, dons de sommes importantes, de riches seigneuries, honoraires dignes d'un roi ; telles sont les faveurs que les archiâtres recevaient d'un prince libéral et d'autant plus enclin aux fastes d'une Cour, qu'il en avait été privé durant de longues années. De l'un de ces médecins, Charles VII fit un trésorier de l'église de Poitiers ; à un autre, il donna la seigneurie d'Antragues, de la Maison d'Armagnac. Un troisième fut nommé maître des requêtes et parvint même à tenir entre ses mains les Sceaux de France. Un quatrième monta sur le siège épiscopal de Chartres (Chereau).

* * *

Claude de Moullins

A CLAUDE DE MOULINS, médecin de Louis XI, il arriva un jour de voir se profiler à l'horizon la corde par laquelle il eût risqué de terminer ses jours. Ce qui était en jeu, ce n'était rien moins que la vie du jeune dauphin, Charles, celui qui devait plus tard porter la couronne sous le nom de Charles VIII.

Dans le courant du mois de juin 1480, l'enfant royal, âgé alors de dix ans, fut atteint, à Amboise, que son père lui avait assigné pour résidence, d'une grave affection qui jeta Louis XI dans les plus grandes alarmes.

Le jeune dauphin n'avait auprès de lui qu'un seul médecin — Claude de Moulins — sur lequel pesa pendant quelque temps toute la responsabilité de la vie du jeune prince. On comprend sans peine les craintes et les préoccupations du malheureux archiâtre, serviteur d'un maître tel que Louis XI. Ces craintes transparaissent dans les deux lettres suivantes, que Claude de Moulins écrivit simultanément et collectivement en cette occasion à Louis d'Amboise, au sieur de Bouchage, conseiller et secrétaire du roi, et à Jacques Coitier, alors principal médecin du roi de France (1).

PREMIÈRE LETTRE

« A reverend père en Dieu, Monseigneur d'Albic, à Monsieur du Bouchaige et Monsieur le Président ; M. Jacques, médecin du roi.

« Reverend père en Dieu et vous Monseigneur du Bouchaige, tant de bon cueur que je puis me recommande à vous et vous remercyé du bon conseil que me donnez ; et vous certifie que la maladie de Monseigneur le Daulphin a esté si forte le premier jour, qu'elle luy abattit toute sa vertu tellement qu'on cuidoit que ce jour il mourut, pour la grande fièvre et douleur de couste qu'il avoit, et d'autres accidents. Et combien que les instrumens de médecine soient en tel cas, deux : la diète pour luy bailler les viandes contraires à sa malladie, et les médecines, a nulle chose il a esté disposé à prendre ; car il ne vouloit ne ne pouvoit. Vendredy dernier passé, au conseil de ceulx de séans, et de madame de Tournel, j'ay demandé ayde et auctorité de

(1) *Bibl. Nat. Fr.* 2.396, fol. 99 r, et *Fr.* 2.911, fol. 44.

médecin, et vindrent ce mesme jour maistre Robert Du Lyon (1) et maistre Besnart (2), lesquels sont ici ; et de la malladie de Monsseigneur le Daulphin, je leur ay dict et desmontré et sommes tous demourés d'accord ; tellement que j'en ay escript aujourd'huy, de matin à neuf heure, au Roy, et non obstant que aujourd'huy il se soit bien trouvé de matin, tant de la fièvre que de son mangier, il a eu après disner ung petit de chaleur, mes après il a souppé mieulx qu'il n'avoit faict encores ; et environ XIX heures, luy est venue une sueur qui sera cause de sa santé, car elle est en bon jour (3).

« Monsseigneur d'Albic et vous Monsieur du Bouchaige, j'aimeroys mieulx ne pas estre pasteur de brebis, mais estre en purgatoire que endurer la peine et la douleur en quoy je suis. J'ai congnu le roy le plus saige que créature que je saiche en ce monde ; mais en ce cas, il me pardonnera, car se confier de moy tout seul de telle precieuse chose comme est Monsseigneur le Daulphin il n'a pas esté bien advisé ainsy, comme est nécessaire à Monsseigneur le Daulphin. Si vous plaise, vous me recommandans humblement à sa bonne grace, et luy en dise tout ce que bon vous semblera. Touttefois, j'ay bonne espérance en la santé de Monsseigneur le Daulphin mais je me doubte qu'il soit ung petit longue.

« Escript à Amboise ce dimenche, XVIe jour de Juin, à X heures après midi.

Le tout vostre

Claude de MOLINS.

(1) Robert du Lyon, médecin du duc de Guyenne, frère de Louis XI.

(2) Maistre Besnart, c'est probablement Bernard Chaussade, médecin de la Faculté de Paris, archiâtre de Marguerite d'Ecosse et de Charlotte de Savoie.

(3) Il apparaît bien d'après cette description qu'il s'agissait d'une crise pneumonique.

DEUXIÈME LETTRE

« A reverend père en Dieu, Monsseigneur d'Alby, et à Monsseigneur Du Bouchaige, conseiller du roy, et à maistre Jacques Coictier, médecin du roy, et président de la Chambre des Comptes.

« Reverend père en Dieu, et vous, Monsseigneur du Bouchaige, tant que je puis me recomande à vous. Monsseigneur le Daulphin est à présent de fièvres et de douleur quelconques hors depuis dimenche au vespres et recouvre son mengier, boire et dormir, et fait très bonne chièrre, et nature de la grant maladie qu'il a eue, ne pourroit mieulx faire qu'il fait.

« Monsseigneur, si Ypocras, Gallien, Avicennes et Rasis estoient en vie, et les quatre meilleurs médecins qui sont en ce monde, et à toute leur science et experience, ne eussent pas esté sans prendre paeur et sans grande peine et dangier de le mettre en l'estat que l'avons mis de bonne santé et garde mort ; maistre Robert Du Lyon, maistre Besnart, et moy en leur compaignie. Je les ay faict venir avecques le conseil de tous de ceste maison et par le vostre. Je vous prie, Monsseigneur, que puis que Monsseigneur le Daulphin est en bonne convalescence et sancté, que vous les aiez pour recommandés devers le roy ; car il n'y a officier au royaume de France, ne cappitaine qu'ils peussent mieulx avoir servy le Roy et Monsseigneur le Daulphin, qu'ils ont fait en ceste grande maladie qu'il a passée. Je me recomande toujours à vostre bonne grace.

Escripte à Amboise le mercredi, XXI^e jour de Juing.

Vostre humble serviteur

Claude de MOLINS. »

Astruc, qui a consacré quelques lignes à Claude de Moulins, pense qu'il était né à Narbonne et qu'il avait

fait ses études à l'école de Montpellier. C'est de lui que Philippe de Commynes veut parler sous le nom de MAITRE CLAUDE (livre VII, ch. 7). Il était auprès de Louis XI en 1480, lors de l'accident que ce roi éprouva à Chinon. Il était accompagné d'Angelo Catho et d'Adam Fumée. Il reçut de ce monarque, au mois de décembre 1477, la terre de Selas, et il est désigné dans l'acte de donation sous le nom de CLAUDE DE MOULINS, *médecin du roi*. Après 1480, Philippe de Commynes ne mentionne plus Claude de Moulins. Ce médecin était-il mort ? Ou bien, ce qui est plus probable, n'avait-il pas été évincé par le rude Coitier ? Il apparaît cependant qu'il ne fut qu'accidentellement médecin de Louis XI et que ce fut surtout au dauphin que le lauréat de l'école de Montpellier donna ses soins.

*
* *

« Gardons-nous, disait Chereau en 1863, de tendre une main confraternelle à ce médecin de Montpellier nommé ADAM FUMÉE, qui déserta complètement une noble profession pour satisfaire son orgueil et son ambition, qui renia, en quelque sorte, les bancs universitaires où il s'était assis, et qui, trop ami des richesses, des honneurs et des dignités, frappa à la porte de la Chambre des requêtes, se fit nommer à la maîtrise, monta de là jusqu'à la Garde des Sceaux de France, et fit résonner bien haut ses titres de chevalier seigneur des Roches Quentin, de Genillé, etc... »

Notons en passant que les médecins des rois qui jetèrent ainsi leur bonnet doctoral étaient issus pour la plupart de l'École de Montpellier, laquelle semble avoir eu pour ambition constante de compter des représentants à la Cour de France ; ceux-ci, d'autre part, n'étaient pas fâchés d'éblouir, par l'éclat des places, des honneurs accordés, la plus jeune et la moins illustre Faculté de Paris.

On a nié que ADAM FUMÉE eût jamais été Garde des Sceaux. Cette opinion est erronée. Chereau a en effet trouvé une quittance de la main même du médecin de Montpellier, datée du 19 décembre 1493, et dans laquelle il se qualifie de « Maître de Requêtes Ordinaires de l'Hôtel du Roi et , par lui, commis à la garde du scel ».

Le doute qu'on a émis à ce sujet vient de ce que Fumée n'a jamais obtenu de Lettres Patentes qui lui conférassent cette haute dignité. Il ne fut Garde des Sceaux que par *commission* et cela, sans doute, en sa qualité de doyen des Maîtres des Requêtes. A son avènement au trône, Louis XI, pour inaugurer la politique qu'il suivit toute sa vie, destitua le chancelier de son père, Juvenal des Ursins et donna sa charge à Pierre de Morvilliers. Mais, quatre ans plus tard, il se rappelle les bons services du chancelier de Charles VII, avoue qu'il ne l'a destitué « que par aucuns rapports qui lors lui furent injustement faits de luy par aucuns ses hayneux », et rétablit des Ursins dans sa première charge. Après la mort de ce dernier, en 1472, les Sceaux furent donnés à

Pierre Doriote qui les conserva onze ans. Ce dernier en fut dépossédé par le soupçonneux monarque ; Guillaume de Rochefort fut mis à sa place le 12 mai 1483 et mourut le 12 août 1492. Charles VIII ne disposa pas, alors, des Sceaux de France et se contenta de les confier, par « commission » ou par *intérim*, à notre Adam Fumée, lequel occupa ce poste jusqu'à sa mort survenue à Lyon, au mois d'octobre 1494.

Natif d'un petit village des environs de Tours, fils de Paul Fumée, simple receveur des deniers communs, élève de l'Ecole de Montpellier, notre Adam acquit rapidement un grand crédit auprès de Charles VII, car, moins d'un an après son entrée à la Cour, le roi lui faisait des cadeaux splendides : sept cents livres en argent, « pour avoir robes et habillements » et une chaîne d'or d'une valeur, au moins, de trois mille francs.

Et pourtant, malgré ces témoignages éclatants de faveurs exceptionnelles, le médecin de Montpellier n'a pas échappé à une terrible accusation qui constituerait une tache pour sa mémoire s'il ne s'agissait d'une imputation calomnieuse, dont il n'est pas difficile de faire justice. Les chroniqueurs rapportent que, vers la fin de ses jours, Charles VII devint soupçonneux et méfiant au dernier point ; que, ayant été averti que ses domestiques avaient comploté de le faire mourir, il ne croyait plus voir que des assassins autour de lui. Sa terreur aurait été si grande qu'il s'abstint, dit-on, de manger pendant

plusieurs jours, de crainte d'être empoisonné, et qu'il mourut ainsi d'inanition.

Thomas Basin nous laisse entendre que le Dauphin ne fut pas étranger à la mort de son père.

Duclos a publié, au nombre des pièces justificatives qu'il a annexées à son histoire de Louis XI, un document qui peut jeter quelque lumière sur ce sujet. C'est une lettre, que les ministres et les créatures du Dauphin écrivirent à ce dernier pour l'informer de la maladie de son père, datée du 17 juillet :

« Nostre très redoubté seigneur, nous nous recommandons à vostre bonne grace, si très humblement que plus pouvons. Plaise vous scavoir, nostre redoubté seigneur que certaine maladie est, puis aucun temps en ça, survenue au Roy, vostre père, nostre souverain seigneur ; laquelle premièrement a commencé par la douleur d'une dente, dont à à ceste cause il a eu la joue et une partie du visage fort chargées, et a rendu une grande quantité de matière, et a esté la ditte dent après arrachée, et la plaie curée, en manière que pour ce que aussi par le rapport que les medecins nous faisaient chascun jour, nous avions ferme esperance que brief il dut venir à guerison. Toutefois, pour ce que la chose est de plus longue durée que ne pensons, et que il nous semble, il s'affaiblit plus qu'il ne souloit, nous qui comme ceux qui après lui vous désinions servir et obéir, avons délibéré le vous escrire et faire scavoir pour vous en advertir, comme raison est, affin de par tout avoir tel advis que vostre bon plaisir sera. Et vous plaise, nostre très redoubté seigneur, nous mander et commander vos bons plaisirs pour y obéir, de tout nostre pouvoir, au plaisir de vostre pouvoir, seigneur, qui, par sa sainte grace, vous doint très bonne vie et longue.

Ecrit à Mehun-sur-Yèvre, le 17^e jour de Juillet.

Vos très humbles et abéissaints serviteurs : Charles d'Anjou ; Gaston de Foix ; Guil. Javenet, chancelier ; Jean Constant ; A. de Laval ; Amenyon ; Machelin Brachet ; Jean Bureau ; etc... »

« Oh ! courtisans ! vous êtes bien toujours les mêmes ! Vous voyez mourir le roi de France, votre maître tout à l'heure, et, au chevet du moribond, vous songez déjà à son successeur ; mais ce successeur sera Louis XI : et celui-là vous rappellera, plus d'une fois, vos bassesses ! » (A. Chereau).

On chercherait en vain, dans la lettre qu'on vient de lire, la moindre allusion à la persistance avec laquelle Charles VII aurait volontairement refusé les aliments qu'on lui offrait ni à ce prétendu suicide par inanition. On constate au contraire que ce prince fut atteint d'une affection de la bouche qui débuta par des accidents de dents de sagesse, s'accompagnant d'une dysphagie qui empêchait la déglutition — soit trismus prolongé soit angine de Ludwig — et comme des bruits vagues d'empoisonnement circulaient et que le roi s'affaiblissait de plus en plus, soit de par l'évolution de la maladie, soit parce que le moribond *ne pouvait* pas avaler les aliments, on a pu dénaturer l'état des choses et transformer en un suicide ou en un crime ce qui n'était que le résultat fatal de l'affection des premières voies digestives.

Adam Fumée, qui blasonnait « d'azur, à deux faces d'or, accompagnées de six besans d'argent, savoir, trois en chef, deux en face et un en pointe », avait été

marié deux fois, d'abord à Jeanne Pellorde, fille d'un échanson du roi, puis à Thomine Ruzé, veuve de Jean Bourdelot. De ces alliances naquirent de nombreux enfants qui ont rempli, avec distinction plusieurs hautes places dans l'Eglise et dans la magistrature. Thomine Ruzé devint elle-même une des favorites d'Anne de Bretagne qui témoigne assez l'affection particulière qu'elle lui portait, lorsque au mois d'août 1492 elle fait acheter pour elle chez l'orfèvre Frémel « trente patenôtres, une potence et un reliquaire » qui coûtèrent 188 livres 10 s. t. (1).

1) *Arch. Nat. KK.* 83, fol. 135, 2^o.

CHAPITRE VII

LES ASTROLOGIENS

Il peut paraître curieux à l'heure actuelle d'introduire un chapitre spécial relatif aux astrologues dans un ouvrage consacré aux médecins de Louis XI.

Pourtant l'astrologie a tenu une place trop grande dans l'histoire de la médecine du moyen âge et d'autre part Louis XI c'est trop entouré des conseils des astrologues pour les passer sous silence.

Un certain nombre d'entre eux étaient des véritables savants. La plupart ont acquis des titres dans les deux grandes Universités du royaume ; et la Faculté de médecine de Paris s'est longtemps parée de ces mots : *Facultas in medicina et astrologia*, d'autres ont été des médecins illustres jouissant d'une immense renommée de savoir et de piété, doyens des écoles, chanoines de la métropole, fondateurs de belles œuvres, archiâtres justement accrédités à la Cour de France. Parmi eux, l'un devint un archevêque, un autre Garde des Sceaux.

Les hommes les plus savants de l'époque des médecins célèbres employaient leurs talents à discuter

l'influence des planètes et on vit, en 1437, le recteur de l'Université nommer une commission composée de Jean de Troyes, grand ministre de l'Ordre de la Sainte-Trinité, et de Simon de Boesmare, prieur de Saint-Jean-de-Beaumont, ayant pour mission de donner son avis sur une controverse relative aux conjonctions et aux oppositions de la lune et du soleil aux élections de certains jours et de certaines nuits pour la saignée et l'administration des purgatifs. La question fut chaudement débattue (*Bibl. Nat. ms. 7.443* ; xve siècle) entre deux médecins de la Faculté de Paris, Roland l'Ecrivain et Laurent Muste.

ARMOULD DE LA PALU (Arnoldus de Paludis) mourut à Paris rue de la Mortellerie, près de la place de Grève, d'une peste qui enleva plus de quarante mille personnes. C'était en 1466. On a de lui, manuscrite, une rapsodie intitulée : *Astrologia* (1).

JEAN COLLEMAR OU COLLEMAN figure dans le catalogue de Simon de Thares qui s'exprime ainsi à son égard : « Maistre Jehan Coleman, d'Orléans, lequel fut moult apprécié du roy Charles VIII et fut, de sa retenue, grandement stipendié. Icelui fut moult expérimenté en la science des estoilles, et depuis fut au roy Louis XI, auquel il monstra à cognoistre le grand almanach. Celsuy fit en Flandres plusieurs beaux jugements et, entre autres « un jugement sur une grande conjonction de Saturne et Mars, qui fut VIIe jour april, environ dix heures, XVII minutes qui fut à merveille, puis precisement vériffié. Fit

(1) *Bibl. Nat. Latin* 7416, fol. 66 130 (Chereau).

aussi un traicté qui se commence par : *Intellectu habendo circular, etc...* »

Une science aussi prodigieuse ne devait pas rester sans récompense et Louis XI lui fit donner, le 27 avril 1467, vingt-deux écus d'or.

JACQUES LOSTE, demeurait habituellement à Tours « où il pronostica la frainésie qui courut l'an 1482, dont plusieurs se jettèrent à Lyon et ailleurs ». Il fut grand pensionnaire de Louis XI et on le voit recevoir, le 10 octobre 1467, le brevet de garde et concierge des jardins des hôtels de Tournelles, de Chaumont et autres de Paris.

PIERRE CHOISNET était à Tours en 1470, lorsque Louis XI lui dépêcha un courrier. L'affaire était sans doute bien pressante puisque ce courrier voyagea toute la nuit et reçut, pour ses peines, 17 l. 17 s. 3 d. t.

Cet astrologue et médecin est un normand qui a fait déjà divers voyages pour le roi. Il connaît sa pensée. C'est un lettré qui écrit avec la même facilité en vers qu'en prose. Il n'aime pas parler beaucoup. Il est dévoué à son maître et, parce qu'il est pieux, il prie pour lui. Le recueil de ses prières particulières, il l'a donné au roi car il sait que celui-ci est un homme comme un autre qui doit faire sur la terre son salut avant la mort et le jugement.

Pierre Choisnet a reçu, sans doute, du roi l'ordre de composer un traité destiné à l'éducation du dauphin ; et il a relu, à cette intention, les livres classiques sur la matière : *Végèce* qui contient l'art de la guerre, les allégories du Jeu des échecs de *Cessols*, *Gilles de Rome*

et son Gouvernement des rois et des princes, et, surtout, *Aristote*, traduit par *Nicole Oresme* (Champion). Après toutes ces lectures, il compose le *Livre de trois eages*, un extrait très important des chroniques de France et le *Rozier des guerres*, ouvrage imprimé en 1522 et devenu classique par les admirables maximes d'état qu'il contient.

On ne connaît pas la date de sa mort, mais on sait qu'il a été enterré à Monville, en Normandie (près de Rouen).

PIERRE DE SAINT-VALÉRIEN était chanoine de Paris, il fut envoyé en Écosse pour le mariage de Louis avec Margueritte.

MANASSÈS était un juif de Valence, en Dauphiné. Il dressa, pour Louis XI, des prédictions jusqu'à la bataille de Montléry et fit l'horoscope du Dauphin. « Il fut honorable médecin et donnait réponse, par la scribeure d'astrologie, de toutes les questions qu'on lui demandait. »

CONRAD HERMANGASTER avait été attaché à Charles, duc de Bourgogne. Louis XI l'enleva du service son de ennemi. Il avait été aussi un des intimes de Jean, duc de Bourbon, puisque c'est à ce prince qu'il a dédié ses *Commentaires sur Ptolémée* restés manuscrits (1). C'était, du reste, un brillant élève de la Faculté de Paris, où il fut nommé docteur le 29 mars 1465.

ASMER, aveugle mais grand orateur, poète, philo-

(1) *Bibl. Nat. Ms. Latin*, 7305.

sophe, théologien, enseigna publiquement les sciences. Il se fit moine au Mans en 1496.

GOLOTHUS MARTHUIS était d'origine italienne. Critique, médecin, philosophe, humaniste, — et bien entendu — astrologue, fut par-dessus tout, fort adroit aux armes. Il quitta Mathias Corvin, roi de Hongrie, pour s'attacher à Louis XI ; mais, en descendant de cheval pour saluer ce prince à Lyon, très ému, il tomba et se cassa le cou (1476).

PIERRE DE GRAVELLE. — « Normand, fut en ce temps advenu au roy Louis. Souffisant philosophe et grand astrologien, pour ce qu'il s'entendoit en l'estude de l'or potable, comme l'on disoit et qu'il avoit esté compagnon du recteur de Dijon. »

LAUREUS HUTZ, « très notable astrologien et bien entendu en médecine. »

SIMON DE PHARES, qui revendique, au nombre de ses ancêtres Jean de Mehun, l'un des auteurs du fameux *Roman de la Rose*, nous donne lui-même les principales particularités de sa vie : Voici comment il s'exprime :

« Maistre Florent de Villiers, homme de subtil entendement, fut, en ce temps, de la retenue du comte de Dunois, bastard d'Orléans par le conseil duquel Messire Florent de Villiers, il se gouverna en ses hautes entreprises, et spécialement es conquestes de Normandie et de Guienne. Cestuy de Villiers fit ma nativité sur la figure astrologalle sur icelle. Et dit à feu mon père, que Dieu absoilve, qu'il ne me bastit sa maison et que je ne demeurerois pas au lieu

de ma nativité, et que toute ma vie seroit en aucun endroit dudit lieu, sans guère pouvoir rester en un lieu longuement. Ce qui a esté bien vérifié ; car le lendemain de ma nativité, fus porté à par nourrices. Finalement, fus recueilli de ma grant mère Robine de Phares, très honorable, et nourry jusques à cinq ans ; puis mis à l'escolles avecques les enfans dudit comte de Dunois, au dict... soubz mestre Jehan Pain, et depuis soubz mestre Jehan Garnier, où je fus environ cinq ans ; et fus mis pour apprendre à escrire, lire et compter, soubz mestre Jehan Blondel, singulier aritméticien. Et y fus deux ans. Et furent douze. Puis fus envoyé à Beauvais, où je fus un an ; puis mis à la pratique chez mestre Anthoine où je fus deux ans. Et de là envoyé à Orléans, à la Porte Jaune, aux estudes, où je fus trois ans. De là, envoyé à Paris, en la rue du Feune. De là, fus appelé au service de M^{re} Mathieu, où je fus tenu quatre ans. Et là, me prit en son service, de bonne mémoire le duc Philippe de Bourgogne, lequel me mit avec son prédécesseur astrologien, mestre Conrad Hermengaster, alemant ; où j'étois au jour et heure, où le roy Charles VIII fust né à Amboise. Puis désirant de aller en lieux estrangers, pour apprendre, fus envoyé en Angleterre, aux estudes et y fus mis à Auxomfort, environ deux ans, puis retournay en France, où ne pas restay guères car, désir me prit de estudier en médecine, et fus à Montpellier, trois ans. Puis trois ans à Rome ; à Venise, et à Alexandrie. Puis retournay devers ledit Duc, où je ne restay

guerres, que le roy Loys XI me voulut avoir. Touttefois cognoissant ses inclinations, differay et me retournay ès montagnes de Savoie, et voulus cognoistre des herbes...

Et appris à polir, et tailler, sculpter, et graver. Et courus par toutes les montagnes dudit Savoye, et de l'Alleemaigne prenant les herbes dont parle Aristote en son epistre à Alexandre. Ensuite, je retournay à Genève, à Saint-Maurice, à Lyon, Berne, et aultres lieux prouchains. De là, retournay à Genève devers mon maistre, où je fus quasi jusques à sa mort. De là, considérant que Lyon estoit bien assez humain, me y retirai et là bastis une maison pour y résider, et y adjoustai une estude, en laquelle je mis deux cens volumes de livres les plus singuliers ; et l'on venait la voir par plaisir. Si pris femme, et en eus quatre fils et une fille. Et estudiai la astrologie pour resoudre toutes questions. Tant que le roy Charles, VIII de ce nom, fut mu, ung jour de Toussaint, devenir veoir ma dite estude, et oyr mes jugemens, et y retourna plusieurs fois. Au moyen de quoy je avois un esprit familier de resoudre soudain les questions que me estoient faictes. »

On voit que notre astrologue n'a rien ménagé pour enrichir ses connaissances. Etudes, voyages, un séjour à Montpellier, il a tout fait pour devenir savant.

*
* *

Lorsque au mois de mars 1480, Louis XI fut pris

aux Forges près de Chinon d'une attaque d'apoplexie qui faillit lui coûter la vie et qui en tout cas le laissa considérablement amoindri quant à son état de santé. Il avait auprès de lui comme compagnon de voyage, un médecin du nom d'ANGELO CATIO. C'est peut-être de cette attaque que date la haute fortune de ce personnage, qui eut la bonne idée de faire ouvrir largement les fenêtres, alors que tous les courtisans, croyant bien faire, les tenaient hermétiquement closes et qui, nouvelle preuve des connaissances de l'archiâtre, ordonna qu'on administrât un « clystère » à Sa Majesté. Il est certain que c'est à la suite de cette ouverture des fenêtres et de l'ordonnance du clystère, nous dit Chereau, qu'Angelo Catho vit pleuvoir sur lui honneurs, places et richesses.

Etrange médecin que cet Angelo Catho, dont la rapide ascension est restée un mystère aux yeux de tous les historiens qui n'ont pas prêté une suffisante attention à ce clystère miraculeux !

Catho était originaire de Bénévent, dans le royaume de Naples. Il fut d'abord au service du duc de Tarente, et puis, arrivé en France, attaché à Charles le Téméraire, duc de Bourgogne. Bientôt introduit à la cour de Louis XI, il dut à cette faveur, aussi bien à la grande réputation qu'il s'était acquise dans les sciences mathématiques qu'aux mystères astrologiques dont il savait s'entourer. On assure, en effet, qu'étant « bon astrologien et de subtil engin », il prédit au duc de Bourgogne l'issue des batailles de Morat et de Grausac, et que c'est notamment à cette

circonstance qu'il dut d'être appelé à la Cour du roi de France qui se l'attacha comme médecin. La protection de Commynes dut être très efficace dans cette affaire, car on sait que le seigneur d'Argenton et Angelo Catho étaient très intimement liés et que le premier a même dédié à son ami ses fameux *Mémoires*. Au reste, Angelo Catho n'avait pas seulement, auprès du roi, la qualité de médecin, mais il remplissait aussi les fonctions d'aumônier.

La faveur dont jouit ce médecin italien auprès de Louis XI fut telle, que celui-ci, pour le récompenser de ses services, lui fit donner l'archevêché de Vienne où il fut élu le 24 juillet 1432 (1), et qu'il lui faisait remettre tous les ans une pension de 1.925 livres tournois. Sa devise était : *Ingenium superat vires*.

On a prétendu que le secret de Catho résidait dans l'art avec lequel il savait provoquer les confidences, attentif à connaître le premier les nouvelles importantes et ce, en payant grassement les agents qui les lui apportaient toutes fraîches. Il pouvait ensuite les jeter en pâture à la curiosité de Louis XI, sous couleur d'astrologie et de connaissance supra-terrestre.

Après la mort du monarque, la fortune d'Angelo Catho ne résista pas et Simon de Pharès, qui avait connu fort bien l'archiâtre-astrologue-archevêque, assure qu'à la mort de Louis XI Catho fut obligé de quitter Lyon pour retourner à Rome et cela clandestinement, grâce à Pharès lui-même.

Dans les *Chroniques d'Anjou et du Maine*, c'est à

(1) *Gallia Christ.* Tome I, p. 809.

Angelo Catho que fait allusion Jean de Boudigné, lorsqu'il parle de la mort de Charles le Téméraire, tué à la bataille de Nancy, en 1477 :

« Le lendemain de la bataille de Nancy, qui fut le jour de la feste des Roys, un invocateur (ou pour parler plus honnestement) un astrologue vint au bien matin en la chambre du roy Loys (Louis XI), lui affirmant pour vray que le duc de Bourgogne avait été occis, dont le roy lui enquist comment il le sçavoit. Et il respondit qu'il le sçavoit naturellement et par le cours des astres, et aultre chose ne voulust découvrir de la science. Deux ou trois jours après, ung poste (un courrier) envoyé par de Monseigneur le duc de Lorraine, arriva vers le roy pour lui annoncer que le duc de Bourgogne avait perdu la journée. Et quand l'on luy demande qu'il estoit devenu, il respondit que l'on ne sçavoit, et que l'on croyoit qu'il se fust sauvé à la fuyte. Par quoy le roy appela l'astrologue qui lui avoit dit qu'il estoit mort, et le mocqua en l'appelant menteur, lui monstrant le poste qui disoit le duc de Bourgogne n'estre ni mort ni prins. Dont l'astrologue fut si dépist que peu faillit par colère il ne déclaira tout le secret, et celluy qui le luy avoit révélé, et dit au roy qu'il vouloit avoir la teste tranchée s'il n'estoit mort. Puis alla coudourer son dire qu'il avoit esté né soubz telle constellation et lui déclara qu'il estoit son ascendant et son descendant. Et après plusieurs, lui affirma que la nature ne l'eust plus sceu souffrir en vie. Et quelque peu après, un autre poste vint rapporter pour vray qu'il

estoit mort, et que son corps avoit esté trouvé glacé en ung fossé ; et congnu à plusieurs signes dont le roy ne fut pas marry, car jamais entre eulx, tant jeunes feussent, il n'y avoit eu bënëvolence. »

Il y a une médaille frappée en l'honneur d'Angelo Catho avec le portrait de ce personnage et l'inscription suivante :

Angelus Catho, archiep. et Comes Vienn. maximus que Galliarum primas (1).

(1) Cette médaille a été reproduite dans le *Trésor de numismatique*, médailles italiennes, 2^e partie, pl. XL, n^o 1, où Chereau l'a retrouvée.

CHAPITRE VIII

LES CHIRURGIENS

Etre médecin du roi n'était pas une place enviable et, souvent, ces archiâtres ont dû se rappeler le jour funeste où ils posèrent le premier pas sur les marches du palais.

Etre chirurgien, c'était pire ! Prescrire une médecine au royal malade n'était pas trop compliqué ; manier le bistouri sur la peau sacrée du despote était une chose beaucoup plus dangereuse et, dans les moments pénibles, tous se rappelaient les histoires tragiques de leurs confrères, Nicolas et Donat, qui furent décapités pour n'avoir pas guéri la reine Austregilde, femme de Gontran, roi de Bourgogne ; de même, Marliefe, premier médecin de Chilpéric I^{er}, roi de Neustrie. Pierre de la Brosse, barbier de Saint-Louis, paya comme tant d'autres de sa tête une avidité insatiable, dès que le monarque auquel il avait été attaché eût cessé de vivre.

Considérons encore leur insuffisante préparation scientifique, car s'il y avait des écoles officielles pour les médecins, il n'en était pas de même pour les barbiers.

Quoique organisés en 1311 sous Philippe le Bel en un corps qui leur donnait quelque importance, mais moins payés que leurs collègues, les « cliniciens », ils se contentèrent d'être surtout « barbiers » plutôt que chirurgiens, sachant bien — en cas où ils arrivaient à gagner la confiance d'un roi — s'ingénier par d'autres moyens à conquérir la fortune.

Ce que comprit parfaitement OLIVIER LE DAIM, le *Mauvais*, ou le *Diable*.

Né à Thielt, village de Flandre, près de Courtrai. On n'a aucun détail sur les faits qui précédèrent son arrivée à la cour de France ; on sait seulement qu'il était fils d'un paysan et qu'il vint, de bonne heure, chercher fortune à Paris.

Cet homme semble s'être appelé primitivement le *Diable*, soit à cause de son caractère diabolique, soit qu'il tint ce nom de sa famille. DUPLEIX, dans la *Vie de Louis XI*, dit que ce roi fit changer le nom de son confident en celui de *Malin*. On ne trouve point de témoignage authentique de la mutation de ce nom, mais bien celui de *Mauvais*. Dans les preuves et observations sur les *Mémoires de Commynes*, on lit les lettres patentes par lesquelles Louis XI donne à Olivier des armoiries et un nouveau nom, moins fait pour importuner les oreilles d'un parvenu ; *gauderit cognomine molles auriculæ*. Dans ces lettres, datées du mois d'octobre 1474, se trouvent ces paroles :

« Louys par la grâce de Dieu, roy de France, sçavoir faisons à tous présens et advenir, que nous recordons comme

puis aucun tems par nous autres lettres-patentes en forme de chartre, et pour les causes dedans contenues nous avons anobly notre cher et bien-aimé valet de chambre, maistre Olivier *le Mauvais*, et sa postérité et naistre en loyal mariage sans ce que luy ayons donné ne ordonné aucune arme pour enseigne, ce qui luy est nécessaire d'avoir pour porter en signe et démonstration du dit état de noblesse perpétuel, à lui et aux siens descendances de luy en loyal mariage, considérans aussi les bons grands, continuels et recommandables services qu'il nous a par cidevant et dès longtemps à l'entour de notre personne et autrement en plusieurs et maintes manières, fait et continuer de jour en jour, et espérons que encore plus fasse ; voulans aucunement les reconnoistre, exheusser et décorer luy et les siens, en honneurs et prérogatives à iceluy maistre Olivier pour les causes et considérations, etc... etc...

et avec ce voulons et nous plaist que luy et sadite postérité et lignée soit dorénavant surnommée *Le Dain* en tous lieux, et tant en jugement que dehors et en leurs actes et affaires ; et lesquelles armes et surnoms nous avons donnez octroyez et transmuez, donnons, octroyons et transmuons audit maistre Olivier et sadite postérité et lignée, sans ce qu'il soit lisible à aucun de plus le surnommer *le Mauvais*, lequel nous leur avons osté et aboly, oston et abolissons par ces dites présentes par lesquelles, etc... (*Commynes*). »

Donc, il résulte des lettres patentes accordées à Olivier :

1^o Qu'avant l'année 1474, il avait été anobli, de sorte qu'on peut soupçonner, d'après l'assertion de Dupleix, que ce fut à cette occasion qu'il fit substituer au nom du *Diable*, traduit sans doute du flamand, celui de Malin ou plutôt de Mauvais qui, étant

comme le premier, d'une application perpétuelle, nécessita une seconde métamorphose.

2^o Qu'Olivier avait rendu au roi les *bons, grands, continuels et recommandables services de plus d'une espèce*, si tant est qu'il faille considérer cette formule, banale dans les lettres patentes de naturalisation ou d'anoblissement, autrement que comme une clause de style.

Depuis quand était-il au service de Louis XI ? Avait-il connu ce prince lorsqu'il n'était que dauphin et réfugié en Brabant ? Ou, plutôt, n'avait-il pas été d'abord un de ces affidés espions que Louis entretenait à grands frais dans les pays étrangers pour l'avertir de ce qui s'y passait et dont il avait soin surtout d'entourer son ennemi personnel, le duc de Bourgogne ?

*
* * *

Le crédit d'Olivier était tel suivant un historien (1) qu'on demandait aux Français allant hors du royaume si le roi Louis était toujours bien avec maître Olivier.

Walter Scott, dans *Quentin Durward*, nous le représente au milieu des grands de la Cour de France, imbu d'idées féodales et chevaleresques, et, pour romancé que soit sa description, on ne peut s'empêcher de penser que l'auteur a eu une sorte de don de double vue rétrospective, tant est minutieux le soin avec lequel il

(1) P. MATHIEU, *Histoire de Louys XI*, p. 320.

trace son portrait : « C'était, dit-il, un petit homme pâle et maigre dont le juste-au-corps et le pantalon de soie noire, sans habit ni manteau, n'offrait rien aux yeux qui put faire valoir un extérieur fort ordinaire. Il tenait à la main un bassin d'argent et une serviette étendue sur son bras annonçait les fonctions qu'il remplissait à la Cour. Ses yeux étaient vifs et pénétrants, quoi qu'il s'efforçât d'en bannir, cette expression en les tenant constamment fixés à terre, tandis que s'avancant avec les pas tranquilles et furtifs d'un chat, il semblait glisser plutôt que marcher dans l'appartement. Mais, quoique la modestie puisse couvrir le mérite, elle ne peut cacher la faveur de la Cour ; et toute tentative pour traverser incognito la salle d'audience ne pouvait qu'être vaine de la part d'un homme si bien connu pour avoir l'oreille du roi ; chacun s'empressait de lui faire place et il ne répondait, à cette politesse, qu'en saluant de la manière la plus humble. Cependant il rendit une ou deux personnes un objet d'envie pour les autres courtisans en leur disant un seul mot tout bas... »

La mort allait lui ravir le prince dont il tenait sa fortune. Sa conduite, pendant la dernière maladie de Louis, témoigne à une noire ingratitude. Ce fut Olivier qui déclara brutalement au roi que le moment était venu de songer à sa conscience, sans plus compter sur le secours de la médecine, les prières et les reliques, pour prolonger sa vie.

Malgré cette brutalité, le roi conserva son affection

pour son serviteur jusqu'au dernier soupir. Il recommanda tout spécialement au dauphin quelques-uns de ses serviteurs, à savoir : maistre Olivier le Dain et Jehan De Doyac, gouverneur d'Auvergne, répétant qu'ils l'avaient bien servi et que ledit Olivier lui avait rendu plusieurs grands services.

Sollicitude inutile. A peine Louis XI eût-il les yeux fermés, qu'Olivier, habitué à l'impunité, osa, de nouveau, braver les lois mais ne trouva plus la même protection dans la faiblesse du monarque. Sa catastrophe est aussi racontée dans un vieil auteur (1) :

« Un jeune gentilhomme avait commis un crime pour lequel le prévôt de l'hôtel du roi l'avait fait arrêter. Sa femme, sachant qu'il y allait de sa vie, se mit à solliciter les personnages qu'elle croyait avoir le plus d'influence sur l'esprit de Charles VIII ; or, elle pensait qu'Olivier jouissait du même crédit que sous le feu roi, parce qu'il était bien accompagné, en bel équipage et qu'il avait ses entrées libres à la Cour. Ce fut donc à lui qu'elle s'adressa pour obtenir la délivrance de son mari. Olivier, dont les mœurs étaient fort dépravées, frappé de sa jeunesse et de sa beauté, la lui promit, à condition qu'elle se livrât à lui. Après, pour tenir sa parole, il pria le prévôt de donner au procès une tournure favorable. Mais, celui-ci refusa et, comme il lui était impossible de sauver le criminel, pour que l'épouse ne soit pas tachée par la honte qui s'attachait à un supplicié,

(1) LE PIRE (Antoine), *Intentions morales, civiles et militaires*. Anvers, 1625, 4^o, p. 773.

Olivier trouva que la voie la plus simple était de l'étrangler et de le jeter à l'eau ; ce qui fut fait par Daniel Bart et de Doyac qu'on appelait, autrefois, l'amiral de Louis. Le lendemain, le cadavre du gentilhomme, tiré par des bateliers, sur le rivage fut le premier objet qui frappa la vue de sa femme accourue pour lui rendre une liberté qui lui avait coûté si cher. A ce spectacle, elle prend le peuple à témoin de son malheur et invoque sa commisération. Olivier est arrêté, mis à la torture. Il fut pendu, ainsi que Daniel et Doyac, ayant été essorillé, eut la langue percée et fut banni du royaume. Jehan Bouchet, en ses *Annales d'Aquitanie*, a consacré cet épitaphe au courtisan :

« Je Olivier qui fut barbier du roi
Loys onziesme et de lui toujours proche
Par mon orgueil fut mis en désarroi
A ce gibet, tout rempli de reproches ;
En hault parler, en estat, et approche,
Je me fasois aux grands princes pareils,
Mais de malheur on m'a rompu la broche
Par ce piteux et horrible appareil. »

Georges Picot a tenté une réhabilitation du personnage d'Olivier le Dain. Cette tentative, pour généreuse qu'elle soit, nous paraît singulièrement hasardée. En réalité Olivier le Dain était un personnage parfaitement avide et sans aucun scrupule.

Les sommes d'argent qu'Olivier a pu toucher par la grâce de son maître sont impressionnantes et quand on sait que Louis XI payait seulement les

services qui lui étaient utiles, on conçoit quelle ruse et quelle intelligence a dû déployer ce simple paysan pour arriver à devenir l'indispensable conseiller du roi.

Les quittances des comptes de l'Argenterie concernant les sommes payées à notre barbier, sont à ce rapport surabondantes.

*
* * *

En outre, des documents, restés jusqu'à ce jour complètement inconnus et dont nous devons la connaissance à l'obligeance de notre maître le Dr René Bénard, Président de la Société d'Histoire et d'Archéologie de Senlis, en sont la preuve.

Il s'agit de quatre actes, dont les originaux sont à l'heure actuelle perdus, mais qui nous ont été conservés grâce à la patience d'Afforty, chanoine de Saint-Paul-de-Senlis, lequel vivait au XVIII^e siècle et qui a passé 60 années de son existence à copier de vieilles chartes.

C'est dans cet admirable recueil, aux tomes V et XXII de ces collections qui appartiennent aujourd'hui à la Bibliothèque municipale de Senlis, qu'on trouve les textes que nous rapportons ci-après (1) :

Dans le premier de ces textes, daté du 17 janvier

(1) Nous tenons à remercier ici M. le Dr Dautheuil, archiviste et conservateur du Musée de la Société d'Histoire et d'Archéologie de Senlis, qui a bien voulu prendre la peine de copier à notre intention dans les manuscrits d'Afforty, les textes qui vont suivre.

1477 (1478 n. st.), le roi fait don, pour 10 ans, à Olivier le Dain, de la marchandise du sel à Senlis :

17 Janvier 1477 (1478)

Don pour 10 ans de la marchandise du sel à Senlis fait par le Roi Louis XI à Olivier le Dain.

« Louis, par la grâce de Dieu, Roy de France à nos ames et féaux les généraux conseillers par nous ordonnés sur le fait et gouvernement de toutes ses finances, salut et dilection.

« Sçavoir vous faisons que pour considération des bons, grands et très agréables services que notre cher et bien-ami valet de chambre ordinaire, Maistre Olivier le Dain, cappitaine de Meullent nous a par cy-devant faict. et faict chacun jour alentour de notre personne et autrement en plusieurs manières, et espérant que encore face ou temps à venir, à iceluy pour ces causes et afin que il ait mieux de quoy soy honorablement entretenir en notre service, et pour autres considérations à ce nous mouvant, avons octroyé et octroyons voulons et nous plaît de grâce spéciale par ces présentes que il puisse et luy plaise fourni, ou par ses gens, facteurs et commis faire fournir de sel, comme marchand le Grenier à sel établi de par nous en notre ville de Senlis d'ici à dix ans prouchain venans à compter du jour que semblable octroy faict aux habitants dudit lieu de Senlis sera expiré, sans que autres y puissent être reçus durant ledit temps par rabais ou aultrement, et qu'il puisse avoir et prendre tous les deniers qui y viendront ou yssiront de la vente dudit sel pour ledit droict de marchand, pour iceux convertir et employer à son prouffit et en faire et disposer à son plaisir, pourvu qu'il tiendra toujours fourni de sel ledit grenier bien et duement durant ledit temps, de manière que faulte ne ait, et que inconvéniement en advienne et que ledit sel sera vendu à tel prix que par nous vous en sera ordonné.

« Si nous mandons et enjoignons que ledit Maistre Olivier le Dain vous faites et laissez jouir et user paisiblement de nos présens grâce et octroy sans luy faire ne souffrir estre fait, mis ou donné aulcun destourbier ou empeschement au contraire.

« Car tel est nostre plaisir, nonobstant quelconques ordonnances, mandemens ou défences à ce contraires.

« Donné au Plessis du Parc lès Tours, le dix-septième jour de janvier l'an de grâce mille quatre cent soixante et dix sept, et de notre Règne, le dix-septiesme,

« Ainsi signé : Par le Roy ; le Gouverneur du Dauphin, le Grand Sénéchal de Normandie, le Sénéchal de Poitou, le Sire du Vergies, et autres présens. » (1)

Les habitants de Senlis, privés de la plus importante partie de leurs revenus, vont en délégation trouver Olivier (peut-être aussi le roi) et le prient de leur laisser ce qu'ils considèrent comme indispensable à l'entretien de leur ville et de leurs fortifications.

Olivier qui n'attendait que cette démarche, feint d'être touché par leurs plaintes et consent à céder à leur requête — en apparence de son plein gré, — et gratuitement ; nous apprendrons que derrière cette générosité apparente se cachait une contre-lettre par laquelle les habitants lui payèrent 400 écus d'or et aux termes de laquelle il imposait les revenus du Grenier à sel entre les mains d'une de ses créatures, Jean le Gendre.

(1) Original (autrefois aux *Archives communales de la ville de Senlis*), perdu. — Copie du XVIII^e siècle : *Bibl. municipale de Senlis*, Collection Afforty, t. V, p. 2382, et XXI, p. 221.

15 août 1478

« *Lettres de don et transport du droit de fournir le Grenier à Sel de Senlis fait par M^e Olivier le Dain, valet de chambre ordinaire du Roi Louis XI à la Ville de Senlis.*

« A tous ceux qui ces présentes lettres verront, Robert d'Estouteville, chevalier, seigneur de Beyne, Baron d'Ivry et de Saint-Andrieu en la Marche, Conseiller Chambellen du Roy nostre Sire, et Garde de la Prévosté de Paris, Salut.

« Sçavoir faisons que, par devant Nicolas et Pierre Chevallier, clerks notaires du Roy au Châtelet de Paris, fut présent en sa personne, noble homme Olivier le Dain, escuyer, valet de chambre ordinaire du Roy, lequel Maistre Olivier le Dain pour considération de ce qu'il luy a été remontré la pauvreté de la Ville de Senlis et les grandes charges qu'ils ont à supporter en réparations et ouvrages que ils sont contrains de faire ès-murailles d'icelle ville et que ladite ville n'a autre revenu sinon le prouffit et emolument qui vient du fournissement du Sel d'iceluy grenier, en faveur de ladite ville et habitants d'icelle, de son bon gré, bonne volonté, propre mouvement et certaine science, sans aucune force, fraude, contrainte ou redevance, reconnu et confessa avoir cédé et transporté, et par ces présentes cedd et transporte à ladite communauté de la Ville de Senlis tout le droit dudit don et octroy ainsi à luy faict par le Roy, nostre Seigneur du fournissement du sel d'iceluy grenier durant et pendant dix ans à commencer comme dessus et les en a mis et met du tout en son lieu, le samedi quinziesme jour d'aoust mil CCCC soixante dix-huit » (1).

24 mars 1478, avant Pâques (1479 n ; st ;) (1)

Bail du Grenier à Sel de Senlis fait par la Ville à Maître Jean Le Gendre, Bourgeois de Paris.

(1) Original (autrefois *Archives communales de la ville de Senlis*), perdu. — Copie du XVIII^e siècle : *Bibl. municipale de Senlis*. Collection Afforty, t. V, p. 2385 et t. XXII, p. 270.

« A tous ceux qui ces présentes lettres verront Liénard Audier, licencié ès lois et bachelier en droit et Adam de Bonviller, tabellion, garde des sceaux de la baillie establie de par le Roy notre Sire en la Châtellerie de Senlis, Salut.

« Sçavoir faisons que par devant ledit tabellion et Aubert de Faire auditeur juré de par le Roy notre dit seigneur en ladite châtellenie comparurent et furent présens en leurs personnes, honorables hommes et saiges Robert de la Place, Robert Gallet, Regnault Dole et Guillaume Le Clerc attournés et gouverneurs de la Ville de Senlis, et Louis Le Clerc, procureur général des manans, habitans et Communauté de la Ville de Senlis, d'une part, et honorable homme Jehan Le Gendre, marchand, bourgeois de Paris, d'autre part, disant et affirmant par vérité et mêmement lesdits atournés et gouverneurs et procureur esdits noms, comme dès le mois de janvier 1477, le Roy notre dit Seigneur eut donné et octroyé à Noble Homme Olivier le Dain, varlet de chambre ordinaire dudit Seigneur et Cappitaine du Pont de Meulen, le droict, privilège et auctorité de fournir et faire fournir par ses gens, facteurs ou commis comme marchand, le Grenier à Sel establi de par ledit Seigneur en ladite Ville de Senlis jusqu' à dix ans prouchain venans à compter du jour que semblable octroy faict auxdits habitants par cy-devant serait failli et expiré sans que, à ce aultres que ledit Maître Olivier y puissent être reçus, et pour les causes et ainsi que plus à plein pouvoit et peut apparôître les dittes lettres patentes de ce faictes et obtenues du Roy notre Seigneur par ledit Maître Olivier dans le mois d'aoust dernier passé, eût ceddé, transporté et délaissé au profit de ladite Ville et Communauté du dit Senlis ledit droit et privilège de marchand, et de fournir et faire fournir ledit Grenier à Sel à Senlis, pour les causes et sous les conditions déclarées ès lettres de ce faites et passées par devant deux notaires du Châtellet de Paris, et aussi moyennant et parmi la somme de Quatre cents écus

d'or que ladite Ville était tenue de lui payer pour raison de ce ; et partant de ce a baillé et délivré à cette Ville et auxdits Gouverneurs et Procureur desdits habitans lesdites lettres de Don, Expédition et Transfert dont dessus est faite mention, par vertu et au moyen desquelles il laist et appartient auxdits habitans de fournir audit Grenier à Sel de Senlis ou faire fournir par tel marchand, comme leur facteur, commis ou autrement ainsi que bon lui semblerait ledit Grenier à Sel de Senlis ledit tems et espace de dix ans, tout ainsi que eust pu faire ou faire faire ledit Maître Olivier,

« Desquelles choses et mèmement dudit droit et fournissement dudit Grenier, lesdits Gouverneurs et Procureur eussent eu par cy devant plusieurs parolles avec ledit Jehan Le Gendre, marchand demeurant à Paris, et autres marchands qui cha cun jour se meslent et entremettent de marchandise de sel. Sur ce recogneurent et accordèrent lesdits atournés, et Procureur èsdits noms, et pour le bien, prouffit et utilité de ladite ville et communauté dudit Senlis, et en ensuivant plusieurs délibéracion sur ce faites en l'Hôtel de ladite Ville d'une part, et ledit Jeahn Le Gendre en son nom d'autre part, que pour raison desdittes marchandises fournissement des choses dessusdites, ils avaient et ont èsdits noms et chacun en droit soy, fait, promis et accordé et par ces présentes font, promettent et accordent les uns avecques les autres, les promesses, accords et convenances qui s'ensuivent :

« C'est à sçavoir que lesdits atournés et procureur esdits noms en ensuivant les déclarations ont baillé, ceddé et transporté, et par ces présentes baillent, cèdent et transportent audit Jehan Le Gendre le droit de marchandise de sel et de pourvoir esdit grenier à sel de Senlis à eux appartenant par le moyen desdits, jusqu'audit terme de dix ans à commencer incontinent après le droit et octroy à ladite Ville, fait, passé et expiré, et par ainsi toutes voyes et sous la condition

que ledit Jehan Le Gendre fournira ledit grenier bien et suffisamment de bon sel, selon les ordonnances royaux sur ce faites, tellement que aucun inconvénient n'en puisse advenir durant ledit temps par faute à ladite ville, et si sera tenu de trouver grenier et obtenir le prix de la vendicion du sel par devers lesdits généraux à ses dépens, péril et fortune et ce sans que lesdits habitans de ladite ville et communauté y puissent avoir ou encourir aucuns inconvéniens, pertes, dépenses et dommages durant lesdites années, pour quelconques causes de guerre ni autrement à quelque manière que ce soit, par faulte dudit fournissement de sel, durant ledit temps bien fait par ledit Jehan Le Gendre, et aussi pour le profit que ladite ville eût pu avoir à fournir ledit grenier durant lesdites années, a promis et promet, et sera tenu vendre et payer par ses mains, ou par les mains du grenetier en cette ville de Senlis, lequel qu'il plaira auxdits Gouverneurs, Procureur et habitans et au proffit de ladite ville et communauté à leur Dépensier, Receveur et Officier ou auporteur de ces lettres pour eux la somme de quatre livres parisis franchement pour chacun muid de sel qui sera vendu et distribué pour chacun audit grenier à sel de Senlis durant lesdites années, et de se tenir compte pour faire payement ausdits officiers de ladite ville ou audit porteur de ces lettres, de mois en mois, ou de quartier en quartier ainsy que besoin sera pour le prouffit de la Ville, tout ce franchement et quittement sans que pour rabais ou diminution de prix ou autrement, ladite somme de quatre livres parisis soit aucunement diminuée. Et a été fait ledit accord et traité audit Jehan Le Gendre durant ledit temps, lequel a presté et baillé content audit Maistre Olivier le Dain pour et en son nom et en l'acquit de ladite ville la somme de quatre cents écus d'or pour les causes des susdites, ainsi qu'il a fait apparoir par un brevet signé de deux notaires du Châtellet de Paris, lequel brevet, ensemble les lettres de don, expédition et transport dudit Maistre Olivier

dont dessus est parlé, il a baillé et délaissé ès-mains desdits atournés et Procureur, pour le bien, prouffit et sûreté de ladite ville ; de laquelle somme de quatre cens écus d'or promet de rembourser et avant toute œuvre jusqu'en fin de paye de laditte somme de quatre cens écus d'or ; si comme tout ce, lesdites parties et chacune d'elles en droit soy et esdits noms ci-dessus disoient estre vray, voulurent, reconnurent et accordèrent pardevant lesdits jurés et promirent en leurs mains par la foy et serment de leur corps et sous l'obligacion de leurs biens et communauté de ladite ville tenir, garantir, fournir et accomplir les choses dessusdites et chacune d'icelles sans contrevenir sur ce, de vendre et payera à plain et sans procès tous courts, frais, mises, dommages et intérêts qui par leur défaut ensuivre se pourrait et renoncèrent en ce faisant expressément lesdites parties et chacune d'icelles esdits noms que dessus parleur dite foy et serment à toutes exceptions.

« Fait audit Senlis l'an mil quatre cens soixante-dix-huit, le XXIV mars avant Pâques » (1).

Cet état de choses dura jusqu'à l'avènement au trône du roi Charles VIII, fils de Louis XI, lequel rétablit les habitants de Senlis dans leur possession antérieure.

Lettres de rescision pour les habitants de Senlis, accordées par le roi Charles VIII dont est parlé ci-dessus au sujet de la vente du sel.

21 Janvier 1483 (1484 n. st.)

Charles, par la grâce de Dieu, Roy de France, à nos amés et féaux Conseillers, les Généraux sur le fait de la jus-

(1) Original (autrefois aux *Archives communales de la ville de Senlis*), perdu. — Copie du XVIII^e siècle. *Bibl. municipale de Senlis*. Collection Afforty, t. V, p. 2383 et t. XXII, p. 270.

tice ed nos aydes à Paris aux Prévot de Paris, Bailly de Senlis ou leurs lieutenans. salut et dilection.

« Reçu avons humble supplicacion de nos chers et bien amez les bourgeois, manans et habitans de notre Ville de Senlis, contenant que jàçoit ce que de toute anoienneté et dès la création du Grenier à Sel estably en notre ditte ville de Senlis, il leur eust été permis et octroyé par don et octroy à eulx faicts par nos prédécesseurs Roys, que Dieu absolve de fournir de marchandise de sel ledit grenier et en prendre le prouffit par rabais ne autrement pour les deniers venant de ladite marchandise employer par lesdits supplians ès réparacions, emparemens et autres affaires communes d'icelle nostre ditte ville de Senlis, et de laditte marchandise de sel, et deniers venus et issus d'icelle, — iceulx supplians eussent joui paisiblement sans contradiction, et iceulx deniers employés bien et deuement, et jusques à dire qu'il peut avoir dix ans ou environ que Maistre Olivier de sa volonté indue et par importunité obtint sur lesdits supplians laditte marchandise de sel et combien que icelle marchandise et les deniers d'icelle fussent et soient d'ancienneté ordonnés pour employer esdittes fortifications, emparement et autres affaires communes d'icelle notre dite ville, comme dit est, qui est le bien, prouffit et utilité de la chose publique par quoy ledit Maistre Olivier n'eût du avoir, ni obtenir ou préjudice de ladite ville qui en bonne équité le préférerait ; et quand lesdits supplians l'eussent bien remontré, et voulu ce débattre, ledit ton ne dut avoir sorti aucun effet. Néanmoins, par crainte dudit Maistre Olivier, ils n'ont osé le faire, doubtant que à cause des grans faveurs qu'il avait envers feu notre très chier Seigneur et Père que Dieu absolve que ne leur porta dommage, mais furent contraints pour icelles raisons d'en traiter avec les facteurs et entre-metteurs des besognes dudit Maistre Olivier et nommément avec un nommé Jehan Le Gendre, marchant, demeurant en la Ville de Paris, et tellement que pour avoir et recouvrer

ladite marchandise, ils *baillèrent et payèrent audit Maistre Olivier la somme de quatre cens écus d'or, moyennant laquelle il leur fit transport dudit don et octroy.* Et néanmoins, en faisant ledit transport, convint ausdits supplians bailler audit Jehan Le Gendre ledit droit de marchandise pour le tems et terme de l'octroy dudit Maistre Olivier durant, et ce à petit prix et tel qu'il voulut avoir, qui n'estoit et n'est que de *cens sols tournois* pour chacun muid de sel vendu audit grenier et touteffois. Auparavant, ils en avaient eu pour chacun muid de sel *sept livres dix sols tournois* par les autres marchands qui faisaient laditte marchandise quand ledit Maistre Olivier le obtint sur eux ; en quoi faisant ils ont esté trez énormément circonvenus et fraudés et déçus. Et jaoit ce que lesdits supplians depuis notre joyeux avènement à la couronne ayant de nouvel obtenu de Nous don et octroy de ladite marchandise de sel, par lequel don et octroy leur ayons permis, et de nouvel octroyé de pouvoir fournir ou faire fournir par leur adveu ledit grenier à sel sans que nul autre ne puisse y être reçu au rabais ni autrement, par quoy ledit don et octroy dudit Maistre Olivier qui n'était que jusqu'à dix ans, dont il y en a six échus, soit nul, et par ce moyen ledit traité et bail fait audit Jehan Le Gendre ne doit valoir, avoir lieu et sortir aucun effet, touteffois lesdits supplians doubtent que si au nom du Corps de la Ville de Senlis, ou par leur adveu ils voudraient faire fournir de sel ledit Grenier à sel en ensuivant leurdit nouvel ton et octroy et selon le contenu d'iceluy que ledit Le Gendre au moyen dudit traité auquel ils ont etez aussy excessivement déçus et circonvenus que dit est, et qu'ils ont fait par la crainte dudit Maistre Olivier leur vouloist donner empeschement et le contredire si nos grâce et provision ne leur étaient sur ce imparties humblement requérant icelles ; pour quoy Nous, ces choses dessusdites considérées et mesmement que lesdits supplians n'ont aucun revenu ni domaine pour fournir aux emparemens et fortifications de

ladite ville tuition et défense d'icelle, et qu'ils ont plusieurs autres grans charges à supporter et voulant relever nos sujets de pertes et dommages, et nos bonnes villes être entretenues en leur droit et iceulx gardés.

« Vous mandons et pour ce que de telles matières la connoissance vous appartient, commettons par ces présentes et à chacun de vous sur ce requis, et comme à luy appartiendra que parties présentes ou appelées par devant vous ou personnes pour elles, s'il vous appert des choses dessusdites, ou de tant que suffire doit, et mesmement que lesdits supplians de toute ancienneté aient accoustumé être marchands dudit grenier à sel, pour les causes et moyens dessusdits que lesdits supplians n'ayent aucun revenu ni domaine dont ils puissent entretenir les charges, fortifications, affaires et emparemens de la Ville, fors dudit octroy que par crainte et doubte dudit Olivier, et luy étant en autorité envers notredit feu Père, ils ayant passé et fait les traités et choses dessusdites audit Le Gendre lors facteur et entremetteur de leurs droits à eux donnés d'ancienne neté, ils ayant étez ainsi énormément circonvenus et déçus que dessus est fit auparavant que nous leur ayons de nouvel don dudit octroy, vous cassez et adnulez ou faites casser et adnuler et mettre du tout au néant ledict contrat et bail ainsy fait audit Jehan Le Gendre, et les lettres de ce faites et passées, leurs faites rendre et bailler comme cassées et nulles et de nul effet et valeur ; et au surplus, les faites jouir dudit don et octroy par Nous à eux faits, et sans avoir regard ne vous arrester audit bail fait à Jehan Le Gendre par lesdits supplians par la peur et crainte dudit Maistre Olivier, que ne voulons avoir lieu ne sortir aucun effet, mais autant que mestier est ou serait, les en avons relevez au cas dessusdit et relevons de notre grâce espéciale par ces présentes, rigueur de droit et de stille et quelconques obligations, promesses et renonciations sur ce faites et passées par foy et serment, pourvue que desdits foy et serment lesdits sup-

plians soient dispensés de leur Prélat ou d'autres ayant pouvoir ad ce, et lettres subreptices impétrées ou adimpétrées ou contraire.

« Donné à Tours le Vingt-et-unième jour de Janvier, l'an de grâce Mil CCCC quatre-vingt trois, et de Notre règne le premier.

« Par le Roy, à la relacion du Conseil

Signé : TRIBOULET » (1).

Par rapport à Olivier le Barbier, ses autres confrères en barberie sont absolument insignifiants.

De la plupart nous ne connaissons que le nom. C'est ainsi que nous devons nous borner à citer JEAN D'ORLÉANS, JEAN DE MILLE, ALEXANDRE DE MILLE, ALEXANDRE ALVÉQUIN, THIERRY DE SÈVES, JACQUES JOUER, JEAN DE SAINT-FREMIN, et PIERRE DENAN dit DES SEIPLUS, lesquelles aidèrent la « chirurgienne » GUILLEMETTE DELBERYS à « estuver Sa Majesté par dessous ».

Quant à PIERRE DU MOLIN dit CASTELEAU, Chereau ne l'a pas connu. Nous avons toutefois relevé son nom dans les Comptes de l'Argenterie. Nous publions cette pièce restée jusqu'ici inédite, datée du 22 janvier 1481 (n. st.)

« A Pierre du Molin, dit Castelau, barbier la
« somme de dix neuf livres cinq solz tournois, a
« luy ordonnée parledit Sr. Oudit mois pour ses
« peines, vaccasions et salaires, d'avoir gari

(1) Original (autrefois aux *Archives communales de la ville de Senlis*) perdu. — Copie du XVIII^e siècle : *Bibl. municipale de Senlis*. Collection Afforty, t. V, p. 2386 et t. XXII, p. 390.

« Jehan de Porcou, varlet de chambre dudit Sr
« d'une playe que ung sanglier lui avoit faite à la
« cuisse. Pour cecy par vertu dudit roole du Roy
« et quittance dudit Castelan escripte le XXII^e
« jour de janvier mil CCCC IIII^{xx} cy rendue
« ladite somme de XIX l. V s. t. (1) ».

Le dernier chirurgien qui soigna le roi fut un allemand nommé SIXTE. Ayant amélioré l'état du monarque, il fut fait chevalier, conseiller et reçut en don, le 3 juillet 1483, les magnifiques hôtels à Paris, de Flandre, d'Artois ou de Bourgogne que Marguerite héritière des comtes de Flandre et d'Artois, avait apportés en dot à Philippe de France, quatrième fils du roi Jean.

Sixte reçut encore la Seigneurie de Conglans, près Paris, Seigneurie que Louis XI avait déjà donnée deux ans auparavant, à Jean de Saint-Omer mais qu'il en déposséda pour récompenser le chirurgien allemand.

(1) *Arch. Nat. KK. 64*, fol. 104, v^o.

CONCLUSIONS

1) Louis XI fut de souche et de tempérament neuro-arthritique. Sur ce terrain s'est développée une néphrite chronique, azotémique et hypertensive et cette hypertension déclencha une série d'ictus.

Le premier ne laissa qu'une parésie du membre supérieur droit et une aphasie transitoire ; le dernier, par ramollissement cérébral, entraîna la mort en 6 jours.

2) Il nous a été impossible — durant l'évolution de la maladie du roi — de fixer la part des soins qui revint à chacun des médecins que Louis XI consulta ; car, si nous avons trouvé des documents relatifs aux honoraires que le roi paya à ses médecins, à ses astrologiens et à ses chirurgiens, par contre, aucun ne spécifie la maladie pour laquelle ces archiâtres furent demandés auprès du monarque.

3) A l'époque où la médecine était en partie sous l'empire de la superstition et de la croyance au surnaturel, des grandes figures se détachent, soit parmi les médecins Jacques Coitier, Enguerrand de Parenty, Claude de Moulins, Robert Poitevin : soit parmi les

astrologiens, Angelo Catho, Simon de Phares. Ils étaient non seulement de grands savants pour leur temps, mais aussi, des hommes qui, de par les hautes fonctions qu'ils ont occupées dans l'État, ont laissé un grand nom dans l'Histoire de France.

4) Olivier le Dain, sut racheter par une mort courageuse, toutes les exactions qu'il commit pendant le temps où il fut honoré de la confiance du roi. S'il ne brilla point par la science, il rendit pourtant — grâce à son savoir-faire dans toutes les missions politiques qui lui furent confiées, d'importants services à son maître.

VU : *Le Doyen,*
ROUSSY

VU : *Le Président de Thèse,*
LAIGNEL-LAVASTINE

VU et PERMIS D'IMPRIMER :

Le Recteur de l'Académie de Paris,
CHARLETY.

BIBLIOGRAPHIE

DOCUMENTS MANUSCRITS

Archives Nationales

- Série J. (Trésor des Chartes).
J. 746, dossier 6, n° 2.
J 966, dossier 20.
J 967, n° 12.
J 1024, n°s 60 et 61.
- Série JJ. (Registres du Trésor des Chartes).
JJ 200, f° 54, n° 98.
JJ 207, f° 16, v°, n° 31.
JJ 219, n° 28.
JJ 227, f° 124, v°, n° 238.
- Série KK (Comptes royaux).
KK 51 (Argenterie 1458-1459). f°s 108, v° et 120.
KK 55 (Argenterie de Marie d'Anjou, 1422-1427),
f° 16.
KK 58 (*Extractur Thesauri*, 1477), f°s 70 et 130.
KK 61 (Argenterie 1469), f° 34.
KK 64 (Chambre du Roi, 1478-1481), f°s 29, 78,
104 v°, 168 v°.
KK 66 (Offrandes et aumônes, 1478-1479), f°s 31
v° et 36.
KK 68 (Hôtel de Charlotte de Savoie, 1470-1471)
f°s 159 v° à 161 v° (7 actes).
KK 69 (Trésorerie de Charlotte de Savoie, 1483-
1484) f° 72.
KK 83 (Hôtel d'Anne de Bretagne, 1492) f° 104.
- Série LL LL 218, f° 237.
- Série P (Chambre des Comptes).

- P1 (Aveux et hommages), n^o 196, f^o 396 v^o et n^o 314.
P 2301 (Copie des Mémoires), f^{os} 95, 99, 519 et 757.
Série X^{1a} (Registres du Parlement Civil).
X^{1a} 1489 (conseil), f^o 167.
— 1490 (d^o) f^{os} 7, 16 v^o, 205, 219 v^o, 221, 223 v^o
et 252.
— 1491 (d^o) f^{os} 56 v^o, 112 v^o, 113, 142 et 176 v^o.
— 8607 (Lettres patentes et ordonnances des Rois
de France), f^o 4.
— 8608 (d^o), f^{os} 12, 32, 96, 97, 101 v^o, 102 v^o, 104,
105 v^o, 125, 126 et 157.
— 8609 (d^o) f^{os} 9 v^o, 17 et 34 v^o.
— 8610 (d^o) f^o 261 v^o.
Série X^{1c} (Accords du Parlement Civil).
X^{1c} 246 A (Accords homologués au Parlement de
Paris) n^{os} 16 à 18.

Bibliothèque Nationale

- Manuscrits français N^o 2930, fol. 116.
» » N^o 20855, fol. 54.
» » N^o 20685, p. 738.
Manuscrits Collection d'Hozier. Pièces originales. Dossier
Coitier.
Manuscrits français N^o 2896, fol. 99 r^o.
» » N^o 2911, fol. 44.
Manuscrits latins N^o 7416, fol. 66-130.
» » N^o 7305.

Archives municipales de la Ville de Senlis

Collection d'Afforty, t. V, p. 2382, 2383, 2385 et 2386. t. XXII,
p. 221, 270 et 390.

DOCUMENTS IMPRIMÉS

Livres

ANSELME (P.). — *Histoire généalogique et chronologique de la
Maison de France*, Paris, 1733, t. VI, p. 420 et t. VIII, p. 240.

- BRACHET (A.). — *Pathologie mentale des Rois de France. Louis XI et ses ascendants*, in-8°. Hachette, Paris, 1903.
- CARNOT (Prof. P.). — *Opothérapie*, in-16, Paris, 1911. Médicaments animaux.
- CHAMPION (P.). — *Louis XI*, 2 vol. in-8°. Paris, 1927.
— *Louis XI et ses physiciens*. Lyon, 1935 (Edit. Ciba).
- CHATEAUBRIAND. — *Analyse raisonnée de l'Histoire de France*.
- CHEREAU (A.). — *La bibliothèque d'un médecin au commencement du XV^e siècle*, in-8°. Paris, 1864.
- COMMYNES. — *Mémoires*, 1843 (Edition de France).
- CUMSTON (C. G.). — *Histoire de la médecine. Paris (La renaissance du livre)*, 1931.
- DELANOUE. — *Le barbier de Louis XI*, in-8°, Paris, 1832.
- DUCLOS. — *Histoire de Louis XI*, La Haye, 1750.
- DUFAUR (K.). — *La névrose de Louis XI*. Thèse Toulouse, 1907.
- ELOY (Nicolas-François). — *Dictionnaire historique de la médecine ancienne ou moderne*. 2 vol. in-8°. Paris, 1775.
- FRANKLIN. — *Olivier le Dain*, in *Nouvelle bibliographie générale*. Paris (Edit. Firmin-Didot).
- Gallia Christiana Vetera* (1656), t. I, p. 789 et *Nova*, t. XVI, p. 118.
- LAIGNEL-LAVASTINE (Prof.). — Préface à l'ouvrage de P. Champion, *Louis XI et ses physiciens*, Lyon, 1935.
- MATTHIEU (P.). — *Histoire de Louis XI*. Paris, 1610 (chez P. Mettayer).
- MENIER (L.). — *Histoire de la médecine depuis ses origines jusqu'à nos jours*, in-8°. Paris, 1924 (Le François).
- RONCIÈRE (Charles Bourel DE LA). — *Histoire de la marine française*, 2 vol. in-8°, Paris.
- SALMON (J.). — *Jacques Coitier*. Thèse Paris, 1930.
- THIBAUT (Marcel). — *La jeunesse de Louis XI*, in-8°. Paris, 1907.
- TREMOILLE (LA). — *Archives d'un serviteur de Louis XI*, in-4° (Ln²⁷, n° 38363, Bibl. nat.).
- VOLTAIRE. — *Essai sur les mœurs et l'esprit des nations* (nouvelle édition). In-8°, Paris.
- WITKOWSKI (W.). — *Comment moururent les rois de France*. In-8°, Paris, 1920 (Ed. Maloine).

Revue et Journaux

- BÉNARD (Dr René). — Olivier le Dain et le grenier à sel de Senlis. *Bulletin mensuel de la Société d'Histoire et d'Archéologie de Senlis*. N° 73 du 9 janv. 1936.
- CHEREAU (A.). — Les médecins de Louis XI. *Union médicale*, t. XV. Paris, 1862.
- Les médecins de Charles VII. *Union médicale*. Paris, 1863.
- Jacques Coitier, médecin de Louis XI, roi de France. *Bulletin de la Société d'Agriculture, Sciences et Arts de Poligny*, 1861, t. 2, p. 33.
- Lettres de naturalité de Maître Jacques de Coitier, *Bulletin de la Société d'Agriculture, Sciences et Arts de Poligny*, 1868, t. IX, p. 10.
- DUPRÉ (Ernest). — La folie de Charles VI, roi de France. *Revue des deux mondes*. Paris, 1910 (N° 15).
- GRANDILHON (A.). — Contribution à l'histoire de la vie privée et de la Cour de Louis XI. *Mémoires de la Société historique, littéraire et scientifique du Cher*, Bourges, 1905-1096.
- GARRIGUES (A.). — Louis XI et sa légende rouge. *Science médicale pratique* du 6 décembre 1926.
- GAUTHIER (Léon). — Fragments de correspondance de Jacques Coitier, médecin de Louis XI. *Bulletin de la Société française de l'Histoire de la Médecine*. Paris, juin 1912, p. 313-318.
- LEMANSKI. — La médecine de Louis XI. *Bulletin de l'hôpital civil français et de Tunis*. Juin 1903, 55.
- MOUSSON-LANAUZE. — J. Coitier, médecin de Louis XI. *Paris médical* du 6 décembre 1926.
- PICOT (Georges). — Procès d'Olivier le Dain. *C. R. Académie Sciences morales et politiques*, 1877.
- REIFFENBERG. — Notice sur Olivier le Dain. *Nouveaux Mémoires de l'Académie de Bruxelles*, 1929.

Saint-Amand (Cher). — Imprimerie R. BUSSIÈRE. — 11-5-1936

